

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

Récits, Mode, Musique, Galerie Nationale

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17<sup>e</sup> ANNEE.—No 861

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1900

5c LE No



Composition et dessin de Edmond-J. Massicotte

## LA NATURE EN DEUIL



## ENTRE - NOUS

MONTRÉAL, 3 NOVEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

## NOTES DE LA DIRECTION

Nous publierons, la semaine prochaine, une superbe grande photographie de Melle Béatrice Lapalme, notre jeune et brillante virtuose, qui vient de partir pour Paris.

Ne manquez pas de lire, dans notre prochain numéro : **UNE CHUTE A TRAVERS LA TERRE**, par le Dr Eugène Dick. Ces pittoresques récits inédits amèneront un sourire sur les lèvres les plus tristes.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. le Dr Jehin-Prume, fils du grand violoniste, prend, dès ce numéro, la direction de la partie artistique et musicale de notre magazine.

Le journal "Orillia Packet" vient de commencer une campagne originale. Il veut que le peuple canadien célèbre la venue du 20e siècle en payant ses dettes. Cette campagne mérite d'attirer l'attention de tout le monde parce que les personnes qui négligent de payer leurs petites dettes, bien qu'elles soient capables de les acquitter, sont trop nombreuses au Canada. Nous croyons que tous les créanciers approuveront cette idée et la répandront parmi leurs débiteurs. Qui sait ? ces derniers se laisseront peut-être convaincre ! !

## CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

## SUJET ET CONDITIONS

Sujet : Une nouvelle canadienne, historique ou non, ne dépassant pas quatre colonnes de notre journal.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 17 novembre exclusivement. Ils devront porter le nom et l'adresse de l'auteur. Ils seront jugés par trois personnes compétentes et complètement désintéressées.

Les manuscrits primés deviendront la propriété du MONDE ILLUSTRÉ. Les autres seront rendus s'ils sont accompagnés des timbres nécessaires pour l'affranchissement.

## PRIX

Douze prix seront accordés.

1er prix : une médaille d'argent ; 2ème prix : un an d'abonnement ; 3ème prix : 8 mois d'abonnement ; 4ème prix : 6 mois d'abonnement ; 5ème prix : 4 mois d'abonnement ; sept autres prix de trois mois d'abonnement chacun.

Les meilleurs médecins sont les docteurs Régime, Contentement, Repos.—PROVERBE ANGLAIS.

Le fléau des ateliers, ce sont ceux qui trouvent l'outil lourd et le verre léger.—ALPH. DAUDET.

Un des grands problèmes de l'heure présente : concilier l'amour et le service de la patrie avec l'amour et le service de l'humanité.—ERNEST LAVISSE.

Le vent commence à mordre les feuilles de nos bosquets, de nos bois et de nos forêts, partout on voit la trace de ses dents, trace colorée, qui transforme nos belles frondaisons en les diaprant de carmin, de vermillon, de fauve et d'or.

Nos automnes sont admirables et, vraiment, si nous ne savions pas que l'âpre hiver va nous arriver avec son cortège de froidure et de stérile blancheur, nous voudrions saluer octobre comme un mois béni.

Mais, hélas ! octobre et novembre sont la saison de la chute des feuilles, plus d'un de ceux que nous aimons va s'en aller avec les feuilles tombantes.

C'est le destin, c'est la fatalité, c'est plus que ces mots qui comportent une idée sans espoir, c'est la volonté divine qui exige que plus d'une âme s'en aille retrouver son Créateur en ces mois de la mort des feuilles.

C'est la saison redoutée des malades, des faibles, des poitrinaires qu'un chaud rayon de soleil a fait vivre tout l'été, jusqu'au moment où les feuilles d'étable, rougies par la bise, sont emportées dans la tourmente qui les fait valser dans l'espace pour les rabattre pour toujours.

Triste et belle saison des feuilles mortes ! J'y pensais hier en entendant chanter une petite romance, un poignant et délicat poème, en quelques vers, que je veux vous faire connaître, si vous ne l'avez déjà lu.

C'est une toute petite chose, je vous le redis encore, mais qui remue, qui touche, procure un moment de douce tristesse à l'âme, et la fait même pénétrer dans les secrets que peut cacher la tendresse d'un cœur d'enfant :

## LE SECRET DE BÉBÉ

Je connais depuis l'automne  
Un bébé des plus charmants  
Dont la sœur, tendre mignonne,  
Est poitrinaire à quinze ans.  
Quand je vis la blonde tête  
De ce gracieux lutin  
Il parcourait en cachette  
Les sentiers d'un jardin.

Ses menottes potelées  
Tenaient un fil qu'il enroulait  
Autour des branches fanées  
Que parfois il atteignait.  
—Que fais-tu là, petit homme ?  
L'enfant surpris me toisa,  
Puis, souriant, voici comme,  
A voix basse, il me parla :

—Tu me plais, je vais te dire  
Quel est mon secret, à moi,  
Si tu me promets, sans rire,  
De bien le garder, pour toi.  
Et d'abord, je dois t'apprendre  
Que je m'appelle Bébé,  
Que j'ai, ça va te surprendre  
Mes cinq ans, depuis l'été.

Pour jouer à la cachette,  
Je suis tout seul, à présent ;  
Car bien malade est sœurlette  
Et le docteur vient souvent.  
Ce docteur est bien sévère,  
Mais ne paraît pas méchant,  
Cependant, petite mère  
Toujours pleure en l'écoutant.

Aussi, j'ai voulu connaître  
Ce qui la faisait pleurer ;  
J'étais curieux, peut-être,  
Monsieur, tu vas me gronder ?  
Sous un meuble, avec mystère,  
Hier, je me suis caché ;  
C'docteur causait avec mère :  
De là, j'ai tout écouté.

Il disait : " Voyez par terre  
Combien de feuilles, déjà.  
Quand tombera la dernière  
La chère enfant s'en ira."  
Voilà pourquoi je rattache  
Les feuilles qui vont tomber.  
Mais c'est une grande tâche,  
Dis, Monsieur, veux-tu m'aider ?

Les vers ne sont pas merveilleux, la rime n'en est pas toujours millionnaire, la musique est assez plate,

mais l'idée naïve est charmante et la pensée de l'enfant est un véritable bijou.

Je les disais hier à un brave homme peu lettré :

—Pauvre petit gars, dit-il, comme il aimait sa sœur !

Hélas ! tant d'amour ne pouvait rien et la pauvre s'en est allée peu de jours après la Toussaint.

\* \* Malgré ses succès mérités à l'Exposition de Paris, en dépit des nombreuses brochures distribuées et des photographies exhibées, le Canada est encore bien mal connu sous certains côtés, témoin l'extrait suivant d'un article de Léo Claretie publié dans *Le Monde Moderne*, intitulé "Le Mouvement Littéraire," où il est question d'une foule de choses, la littérature exceptée :

"Voici un autre sport assez spécial, celui des raquettes à neige ; il est très général au Canada, dans la section duquel on en voit des quantités, longues raquettes qu'on attache aux pieds et qui permettent les glissades et les vastes courses. Les glisseurs sont constitués en clubs de deux ou trois mille membres, qui profitent de l'occasion pour endosser un superbe uniforme ; car les Américains aiment le panache. Dans la section canadienne, il y a un superbe uniforme un peu semblable à celui de nos amiraux, mais avec beaucoup d'aiguillettes en or et de plumes blanches au bicorne. Vous demandez :

"—C'est l'uniforme d'un général ou d'un amiral ?

"—Non, monsieur, c'est le costume que portent tous les membres de l'Association de prévoyance pour la retraite, les jours de fête. Ils sont cinq mille.

"Et ces jours là, ce n'est pas un spectacle banal de voir dans la rue de Montréal et de Niagara-Falls défilier d'un seul coup cinq mille grands amiraux."

Quel galimatias ! Quelle fumisterie ! et comme les lecteurs du *Monde Moderne* sont bien renseignés par le collaborateur de cette revue ! !

Voilà qu'on se sert les raquettes pour glisser ! Voyez-vous d'ici les jolies glissades que l'on peut faire raquettes aux pieds ? Pourquoi ce farceur de Claretie n'a-t-il pas ajouté aussi qu'on nageait avec des raquettes ?

Et ces glisseurs qui profitent de l'occasion (quelle occasion ?) pour endosser un superbe uniforme !

Mais, tonnerre de Brest ! ce pauvre homme n'a donc jamais vu de costume de raquetteur ! Il ignore donc que ce costume se compose entièrement d'étoffe à couverture de lit, coiffure comprise, sans le moindre ornement, sans la plus minuscule dorure et que c'est justement sa simplicité poussée à l'extrême qui en constitue l'originalité et le cachet.

Quand au spectacle peu banal "de voir dans les rues de Montréal et de Niagara-Falls défilier d'un seul coup cinq mille grands amiraux", l'on se demande où diable le collaborateur du *Monde Moderne* a appris la géographie, puisqu'il semble ne pas savoir que la population entière de Niagara-Falls (Etats-Unis et au Canada) excède à peine 3,500 habitants.

Par "glisseurs," il entend peut-être "patineurs", mais ces derniers très nombreux au Canada ne sont pas constitués en clubs et n'ont jamais porté de costume spécial, chamarré d'or ou non. Nos patineurs patinent—beaucoup mieux peut-être—comme on le fait en France, en costume ordinaire.

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

\* \* La population anglaise de Montréal a fêté aussi solennellement et avec autant de bruit que possible l'achèvement des réparations faites au monument Nelson. C'était son droit, mais tout homme de bon sens doit reconnaître que c'était aussi une fantaisie d'assez mauvais goût que de célébrer l'anniversaire d'une défaite française, au moment même où la France et l'Angleterre combattent côte à côte en Chine, alors que l'empereur d'Allemagne, avait interdit l'anniversaire de Sedan pour la même cause.

On a élevé un monument à Nelson dans la Cité de Montréal, pour deux raisons, dont l'une était que le célèbre amiral anglais avait vécu quelque temps au Canada, et l'autre... l'autre, parcequ'il avait vaincu les Français, et ce qu'il y a de certain c'est que nous,

Canadiens-français nous avons aussi le droit d'en faire autant pour les grands soldats qui ont habité le Canada et fait la gloire des armes françaises.

Or—puisque nous parlons d'un grand marin—tout le monde sait qu'un illustre homme de guerre, ancien gouverneur du Canada, l'amiral La Galissonnière a remporté en 1856, à Minorque, sur la flotte anglaise une victoire qui a tellement affolée l'Angleterre que l'amiral Bing, plus malheureux que coupable, fut jugé, condamné et fusillé sur le pont de son propre navire, pour avoir été vaincu.

Le vaillant La Galissonnière, le brave gouverneur du Canada n'a-t-il pas droit à un monument et n'est-il pas du devoir des Canadiens-Français de se souvenir de cet homme qui a joué un rôle si important dans l'histoire de France et du Canada ?

Certes, si nos concitoyens anglais sont logiques, aucun d'eux ne pourra se froisser de cette preuve si légitime d'orgueil national.

Il y a justement, en face de la Place Jacques-Cartier, entre l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice, un emplacement qui conviendrait parfaitement à l'érection d'une magnifique colonne, surmontée aussi d'une statue, et dont le piédestal pourrait porter comme inscription : "A La Galissonnière, gouverneur du Canada, amiral vainqueur de Minorque, gloire de la marine française, etc."

Je crois être certain que si les Canadiens exprimaient le désir d'élever ce monument au héros français, nombre d'Anglais s'empresseraient de souscrire.

Après le monument La Galissonnière, il y en aura d'autres à ériger, et, pour commencer la liste, je citerai le nom d'Iberville, un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux, une des figures les plus étonnantes du Nouveau-Monde. (\*)

Nelson avait dû lire l'histoire de ces vainqueurs des batailles de la mer.

\*\*\* Je finis cet *Entre-Nous* en me demandant si beaucoup le liront, car, en ce temps de période électorale, tout le monde parle de tout autre chose que de sujets réellement intellectuels.

On est rouge ou bleu, et on prend le moindre indice comme un signe de ralliement politique.

L'autre jour, en passant rue de l'Indigo-Carmin, j'entendis les mots suivants :

—Regarde comme le ciel est bleu, c'est l'avenir.

—Vois donc comme les bois sont rouges, c'est la terre qui vote.

LÉON LEDIEU.

## NOTRE BEAU CANADA

AU BUISSON, COMTÉ DE BEAUHARNOIS

Le Buisson, de l'aveu de tous les touristes, est l'un des endroits les plus pittoresques de tout le Canada, pourtant si abondamment pourvu de sites admirables, de paysages délicieux.

C'est une vaste pointe de terre, élevée en promontoire et qui s'avance dans le fleuve Saint-Laurent, sur la côte sud, en face de la pointe Cascades, qui lui fait vis-à-vis, sur la rive nord. Resserrée entre ces deux arêtes, comme dans un étroit, l'énorme masse d'eau que charrie le fleuve géant se contracte et force son passage à travers un lit de rocs vifs, qui courent entre les deux pointes jumelles, les reliant l'une à l'autre, et s'interrompent, vers le milieu, à peine assez pour livrer un étroit chenal où se faufilent, avec la plus grande précision, les navires descendant le Saint-Laurent. Tout le reste de la bande rocheuse forme une muraille puissante dont le sommet ne laisse passer qu'une mince couche de l'élément liquide. L'eau qui descend, à cet endroit, avec une rapidité vertigineuse, précipitée qu'elle se trouve d'en haut en bas d'une déclivité si accentuée que l'œil la constate aisément, vient danser une sarabande infernale sur la tête des rochers et

bouillonner avec furie dans l'étroit passage libre que lui laisse le chenal.

Ce sont les rapides des Cascades, si bien connus des navigateurs et des voyageurs en général. C'est au pied de ces rapides fameux que notre artiste, M. Dumas, a pris la vue photographique que nous reproduisons et qui donne de l'ensemble de ce spectacle grandiose une fort juste idée.

L'instrument était installé sur la tête même de l'un des rochers, du côté du Buisson, dans la direction de la queue des rapides et de la tête du lac Saint-Louis, qui leur fait suite. Là se trouve un petit quai, avançant de quelques pieds dans le courant et sur lequel les pêcheurs se placent à l'affût, afin de happer, à la ligne ou encore mieux au dard, les poissons de belle taille qui y passent en grand nombre, montant au rebours de l'eau courante. Le petit quai était, pour la circonstance, richement garni d'amateurs.

La pointe du Buisson est ornée d'un bocage enchanteur, d'où le coup d'œil est ravissant et où souffle perpétuellement, même aux jours des plus fortes chaleurs, une brise fraîche et vivifiante. C'est l'endroit de prédilection que recherchent les amants de belle nature agreste. De toutes les places environnantes on y vient assidument se récréer en famille ou entre amis, en de joyeux pique-niques, où la dinette se fait à l'ombre sur l'herbe tendre, ou bien au bord de l'onde caressante, sur le dos rugueux des rochers qui émergent.

Notre seconde gravure représente l'opération si intéressante de l'éclusage dans nos canaux du Saint-Laurent. C'est croqué sur le vif. On sait que le canal de Beauharnois, doublé aujourd'hui en son utilité par le nouveau et superbe canal de Soulanges, a pour objet de faire éviter, aux bateaux remontant le fleuve, les rapides des Cascades, de Saint-Timothée et du Coteau ; et de plus, de leur permettre de regagner la différence de niveau, quatre-vingt-dix pieds environ, qui existe entre le lac Saint-Louis, au pied de ces rapides, et le lac Saint-François, à leur tête. Cette différence de niveau est vaincue au moyen des écluses, dont chacune élève le bateau, peu à peu, de quelques pieds vers le niveau supérieur. Le canal de Beauharnois compte neuf de ces écluses, et il y en a cinq à franchir pour atteindre la hauteur du Buisson, sis à peu près à mi-distance entre les églises de Saint-Clément de Beauharnois et de Saint-Timothée, sur les confins des deux paroisses.

La plupart de nos lecteurs connaissent cette opération de l'éclusage. Le navire arrivant du niveau inférieur, y pénètre dans une première écluse, dont le lit d'eau a été amené à ce même niveau, ce qui permet que les deux massives portes inférieures de l'écluse soient ouvertes, pendant que les portes supérieures sont hermétiquement closes, arrêtant et supportant le volume d'eau que fait peser sur elles le bief supérieur. Dès que le bateau a pris place dans l'écluse, on ferme les portes d'en bas, pour parler le langage du métier. Les éclusiers s'en vont alors ouvrir d'énormes valves, qui se trouvent à la base des portes supérieures comme à celle des portes inférieures, du reste. En vertu des lois de l'équilibre, l'eau se précipite par torrents dans l'écluse—les valves inférieures étant d'abord closes—et le bateau monte, monte, avec le niveau de l'eau, jusqu'à ce qu'il ait atteint la même hauteur que le bief supérieur. A ce moment, il devient possible de faire mouvoir les portes d'en haut ; on les ouvre, le bateau sort et s'en va ainsi d'écluse en écluse, montant chaque fois de huit, neuf ou dix pieds, jusqu'à ce que, étant parvenu à la tête du canal, il se trouve de quatre-vingt-dix pieds plus élevé qu'il n'était au moment d'entrer dans le canal.

Telle est l'opération de l'éclusage, qui n'a pas encore été, que nous sachions, fixée par la photographie, en notre pays. Il nous a paru que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ nous sauraient gré de leur en offrir la primeur, d'autant plus que le tableau saisi sur nature par notre consciencieux artiste leur offre, en sus, comme arrière-plan, fleuve, rapide, île, campagne, écluse en vue, etc., l'un des plus charmants paysages qui se puissent rencontrer.

JULES SAINT-ELME.

## L'ACADIENNE

POÈME INÉDIT

—Beau brin de fille acadienne,  
Peut-on se reposer ici ?  
Un jardin comme celui-ci  
Invite à la méridienne.

Peut-on passer cet échalière  
Et respirer la mignonnette  
A l'ombre de la maisonnette  
Et des houblons en espalier ?

Et sur le pas de votre porte,  
Belle fille, peut-on s'asseoir  
En attendant le frais du soir.  
Cet air frais que la nuit apporte ?

J'étais à l'aurore en chemin,  
Armé de mon bâton de coudre,  
Et j'ai bu pour laver la poudre  
L'eau de mainte auge, avec la main.

Vous pouvez broder, jeune fée,  
Comme vous êtes les bras nus.  
Je ferai mes yeux retenus.  
Brodez la gorge dégrafée.

Je ne suis point de ces passants  
Qu'on fuit ou chasse avec colère ;  
Tenez voici mon scapulaire  
Et mon rosaire aux grains luisants.

Au cher pays d'Évangéline  
J'arrive pèlerin pieux,  
Plein de respect pour vos aïeux  
Et les sœurs de votre héroïne.

Cousez : en faisant votre point,  
Si j'admire vos yeux bleu-pâle  
Et votre cou touché du hâle,  
Cousez et ne m'en veuillez point.

Si j'admire vos seins rebelle  
Crevant les murs de leur prison,  
Sachez quelle en est la raison :  
Chez nous les filles sont moins belles.—

—J'ai dans cette huche en sapin  
Des châteaux frais à belle croûte  
Qui font des jambes pour la route :  
Mangeriez-vous de ce pain ?

J'ai là quelques jarres de crème,  
Des fraises en paniers d'osier  
Qui vous tirent l'eau du gosier ;  
Pour nous, c'est un régal suprême.—

Et la belle fille me sert  
Dans son jardin ces bonnes choses,  
Parmi les effluves des roses  
Et des sourires au dessert.

—Combien, charmante paysanne,  
Vous dois-je ? Il faut partir. Règlons.  
—Rien, pèlerin. Dans nos vallons  
Nous aimons la Vierge et sainte Anne ;

Si de Lourdes ou de Beaupré  
Vous avez une sainte image,  
Vous pouvez m'en faire l'hommage ;  
Mais l'argent d'un hôte est sacré.—

—Je décrochai de sa chaînette  
Une pauvre petite croix  
Bénite à Rome que trois fois  
Elle baisa grave et muette.

Et quand au coude du chemin  
Je regardai, la fille accorte,  
Debout sur le seuil de sa porte,  
Me disait adieu de la main.

JULES MARIO LANOS.

## LA NATURE EN DEUIL

(Voir gravure)

La mort voile l'automne ; la nature est en deuil ! Voilà le sujet que M. Edmond J. Massicotte a traité en l'admirable manière de Mucha, le nouveau dessinateur à la mode, qui émerveille actuellement Paris.

Cette composition symbolique, au dire des connaisseurs, est tout à fait réussie, et fait le plus grand honneur à notre jeune et brillant artiste.

Une explication du sujet serait superflue. Il parle aux yeux avec une éloquence supérieure. Il suffit de l'examiner attentivement pour qu'il éveille en notre esprit un monde de réflexions mélancoliques et c'est le but que s'est proposé notre dessinateur.

Bornons-nous donc à signaler cette splendide gravure à l'attention des amateurs d'œuvres canadiennes et tirons notre révérence.

(\*) Iberville a déjà son monument à Sainte-Cunégonde de Montréal.—N. D. L. R

## MA PREMIÈRE CAUSE

Je vous ai promis de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause, ou plutôt comment je ne l'avais pas plaidée.

Il n'y a rien au monde de plus désert qu'un bureau sans clerc, et de plus désœuvré qu'un avocat sans clients. Or, je n'avais point de clients, et j'étais mon propre clerc. Presque tous les avocats ont connu cette époque critique, et cependant joyeuse, ce bureau solitaire, et cependant habité par les plus belles espérances.

Mon bureau avait l'air d'une cave. Par la fenêtre, l'unique fenêtre, on voyait le bas du pantalon des passants, des clients, qui passaient devant la porte sans entrer. On y venait prendre le frais l'été, dans ce bureau. Cela faisait l'effet de la campagne à ceux qui n'avaient pas la monnaie nécessaire pour traverser le fleuve, ou les jambes assez bonnes pour grimper sur les collines.

parerai la cause, veux-tu la plaider, et nous partagerons les honoraires ?

—Comment donc !

Mon confrère me raconta ensuite en quelques mots ce dont il s'agissait. Notre client était accusé d'avoir volé un cheval. Circonstance atténuante, ou plutôt point capital de la défense : on n'avait point retrouvé le coursier sous lui. Le noble animal avait pris la clef des champs, et, après une promenade prolongée assez tard dans la nuit, était allé se réfugier dans l'écurie d'un parent de l'accusé, sans avertir personne. Y avait-il là de quoi faire condamner un homme ? Ne devait-on pas plutôt admirer l'instinct de ce cheval qui, au lieu de rentrer tout simplement chez son maître après son escapade, avait été finir la nuit sous un abri où l'attendait l'impunité ?

L'affaire me parut superbe.

—Peut-être, me dit mon collègue dans la défense, peut-être serait-il bon d'aller voir l'accusé, moi pour recueillir de nouveaux éclaircissements sur l'affaire.

L'examen et les réflexions des jours suivants fortifièrent cette conviction, sans ébranler notre résolution.

Il nous paraissait évident que nous avions sous nos soins un adroit coquin. Nous éprouvions bien par avance quelque remords de le ravir au glaive de la justice : mais ce scrupule devait-il aller jusqu'à nous faire perdre notre première cause ?

— Nous le sauverons ! s'écria mon collègue.

— Nous le sauverons ! répondis-je en chœur.

Nous attendions avec hâte le jour du procès. Le grand jury tardait bien, au gré de nos désirs, à faire son rapport. Enfin il le fit. Nous étions en Cour, mon collègue et moi, pour demander à ce que le procès fût fixé le plus tôt possible.

La preuve contre notre client était si peu concluante, son innocence apparut avec tant d'éclat aux yeux du grand jury, qu'il fut renvoyé immédiatement des fins de la plainte.

Le geôlier lui fit même des excuses de l'avoir retenu si longtemps en prison, et lui en ouvrit les portes à



## AVENTURE DE CHASSE

Composition de Paul Caron

Deux chasseurs, par un effet du hasard, vont se rencontrer dans la forêt. Le plus petit nous semble avoir de grandes chances de faire une meilleure chasse que le plus grand. Qu'en dites-vous ?

De temps à autre, des confrères, qui n'avaient pas plus de clients que moi, venaient me demander si je n'en avais pas à leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire, et se déclaraient prêts à payer les frais des procès qu'on leur confierait. Ne faut-il pas apprendre à ses propres dépens à perdre une cause, si l'on veut ensuite mettre ce talent précieux au service des autres ?

Un jour, cependant, je vis entrer un de mes amis tout rayonnant.

—J'ai une cause, dit-il, partageons-la !

Je lui serrai la main avec émotion.

—La cause est bonne, reprit-il, mais entourée de circonstances assez difficile à démêler pour jeter quelque lustre sur celui qui la gagnera. Seulement, je manque d'assurance, et je tremble d'avance d'avoir à dire d'une voix tonnante : *Messieurs les jurés*. Je pré-

toi pour puiser un redoublement d'éloquence dans l'aspect d'un innocent persécuté.

Le fin mot de la chose, c'est que mon collègue avait une belle sur le chemin de la prison, et qu'il désirait passer sous ses fenêtres, dans l'espoir d'apercevoir sa prunelle noire.

L'entrevue avec l'accusé n'offrit rien de palpitant. Le fait est qu'il n'avait pas l'air d'un jeune homme destiné à commettre de gros méfaits, nonobstant le cheval qui l'avait conduit en prison.

Nous nous séparâmes en nous disant :

—Nous le sauverons.

Le lendemain, X consacra sa journée à étudier les témoignages, et moi à préparer ma harangue. En nous retrouvant le soir, nous eûmes la même pensée, la même exclamation :

—C'est un grand coupable.

—Mais nous le sauverons.

deux battants.

Le coup qui brisait les chaînes de l'accusé fut rude pour ses défenseurs, dont cet acquittement prématuré étouffait l'éloquence. Mon collègue surtout, qui ne devait pas parler, mais qui maintenant regrettait l'occasion perdue, mon collègue était consterné.

—Nous l'aurions sauvé ! me dit-il en sortant du tribunal.

—En es-tu bien sûr ? lui dis-je. Quant à moi, j'estime qu'il a agi prudemment en se faisant acquitter par le grand jury. Il se serait peut-être noyé avec nous,

Cet incident décida de ma vocation. Il n'y avait pas à en douter, je ne savais pas distinguer un innocent d'un coupable. Le flair juridique me manquait. Sur l'heure, je donnais ma robe à un pauvre garçon qui venait de se faire admettre au barreau, faute de





EN CHINE.—UNE ÉCOLE DE FILLES A PÉKIN

Sous les pieds de l'homme étaient amoncelées de grosses pierres. A certaines heures on apportait à cet homme du thé, des mets variés. Que signifiait cette exhibition ? Ce n'est pas sans surprise que les étrangers apprenaient qu'ils étaient en présence d'un condamné à mort subissant le dernier supplice. De temps à autre, en effet, une sorte d'argousin s'approchait, se baissait, enlevait une des pierres soutenant le patient. La peine était donc la strangulation lente. Quand il n'y aurait plus de pierres, et que les pieds du supplicié manqueraient de point d'appui, tout serait consommé.

A la vérité le supplice de cet "encagé" comportait des atténuations. Ainsi, sa famille obtenait à prix d'argent la faveur de rapporter des pierres au tas quand celui-ci diminuait trop sensiblement. D'autre part le patient put vendre à un photographe américain le droit de prendre un cliché (celui-là même que nous reproduisons) et la somme convenue fut remise à sa femme. Les jours du criminel auraient pu dans ces conditions se prolonger fort longtemps. Cependant un matin on le trouva mort. Il avait jugé que le moment d'en finir était venu et ses proches, après avoir acheté une dernière fois la complaisance des bourreaux, lui avaient fourni du poison.

Ajoutons que les condamnés à mort chinois préfèrent de beaucoup la strangulation en cage à la décapitation qui leur fait "perdre la face" et les envoie incomplets dans l'autre monde.

UN SUPPLICE CHINOIS

(Voir gravure)

Dieu nous visite souvent, mais la plupart du temps il ne nous trouve pas chez nous.—ANONYME.

Agissez comme si chaque jour était le dernier de votre vie, et chaque action la dernière que vous ferez.—SAINT ALPHONSE DE LIGUORI.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.—LA ROCHEFOUCAULD.

Ne renvoyez pas à plus tard pour faire le bien parce que la mort ne tardera pas à venir.—SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Le peuple chinois est considéré à juste titre comme le plus raffiné du monde en manière de supplices. Voici le spectacle que la population de Shanghai, qui comprend, on le sait, beaucoup d'Européen, eut pendant plusieurs jours, au milieu du mois de juin dernier :

Dans une haute cage de bois, un homme était enfermé, debout ; la tête sortait, mais le cou était pris dans une sorte de cangue formant la paroi supérieure.



UN SUPPLICE CHINOIS

mieux, et qui, depuis, est surnoisement passé huis sier dans un autre district.

Voilà pourquoi, moi, de mon côté, d'avocat je suis devenu chroniqueur pour vous servir.

HECTOR FABRE.

LES MORTS

O morts qui reposez dans le vieux cimetière,  
Ne vous réveillez pas de votre lourd sommeil.  
Restez, restez perdus dans l'imense matière,  
Car les vivants fuiraient devant votre réveil.

Désormais oubliés de tous ceux qui survivent,  
A quoi vous servirait revenir parmi nous ?  
De peur que les regrets des amis se ravivent  
Demeurez dans l'endroit du dernier rendez-vous.

N'alleurs que feriez-vous ? car votre place est prise,  
Et les vivants seraient dans un grand embarras,  
Et vous leur causeriez si pénible surprise  
Qu'ils oublieraient, bien sûr, de vous tendre les bras.

Les parents se sont faits à votre longue absence,  
Et des nouveaux venus ont rempli le foyer ;  
Des liens plus récents ont déjà pris naissance  
Pour vous mettre à l'écart et vous faire oublier.

Non, ne revenez pas, morts, je vous en supplie  
Des amis, d'autrefois, ah ! redoutez l'accueil.  
Votre mémoire est pour toujours ensevelie,  
Et les morts ne sont bien qu'au fond de leur cercueil !

Dormez dans le silence entouré de mystère,  
A l'ombre de la croix comme à l'abri des vents ;  
Mieux vaut dormir tranquille à quatre pieds sous terre  
Que de mêler son souffle au souffle des vivants.

Qui, parmi les amis, pourra vous reconnaître,  
Spectres enveloppés de vos amples linceuls ;  
Vous êtes au tombeau moins isolés peut-être,  
Car dans le champ des morts vous n'êtes pas les seuls.

O morts, fermez l'oreille aux vains bruits de ce monde,  
Car vos yeux pleureraient des oublis d'ici-bas.  
Et vous comprendriez que votre paix profonde  
Vaut mieux que quelques jours de vie et de combats.

O morts de tous les temps, que vos lèvres muettes  
Ne demandent jamais aux vivants d'aujourd'hui  
Combien de mois leur deuil a suspendu leurs fêtes,  
Combien d'heures, de jours a duré leur ennui !

Pour reprendre à nouveau votre forme mortelle  
Attendez le réveil du dernier jugement,  
Et puissent les ans fuir avec vitesse telle  
Que les siècles pour vous ne soient plus qu'un moment !

ADOLPHIE POISSON.

# Mémoires intimes

## DUELS ET DUELLISTES

Quelques lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ nous donnent à entendre qu'ils préféreraient me voir procéder plus à bâtons rompus dans le développement de mes *Mémoires intimes*.

Qu'à cela ne tienne, tous les goûts sont dans la nature, et pour faire droit à toutes les réclamations, je commencerais par la fin, si je croyais par là donner satisfaction à tout le monde — un problème que les plus savants n'ont pas encore réussi à résoudre.

Essayons toujours de contenter quelques-uns, en abandonnant la filière chronologique de mes récits, et racontons mes souvenirs pêle-mêle et au petit bonheur ; il sera toujours temps de tout classer et recoudre ensemble le jour où il faudra mettre en volumes.

Commençons par un épisode de ma vie de journaliste en herbe.

Il s'agit d'un duel, ou, plutôt d'un cartel ; car les duels n'ont pas été fréquents dans le pays.

Il y eut, en 1857, le duel entre Téléphore Fournier, mort juge de la Cour suprême, et Michel Vidal, alors rédacteur du *Journal de Québec*, qui devint plus tard sénateur en Louisiane, et enfin rédacteur de la *Patrie*, sous Beaugrand.

Vidal, pris à partie par le *National*, avait lancé un défi à tout le personnel de la rédaction, qui se composait de Téléphore Fournier, de Marc-Aurèle Plamondon et de Pierre-Gabriel Huot.

Fournier, le seul celtibataire des trois, releva le gant.

La rencontre eut lieu au pistolet sur la frontière américaine. Fournier essaya le feu de son adversaire, et, chevaleresque comme il le fut toute sa vie, tira en l'air, et tendit la main à Vidal,

qui lui en fut reconnaissant jusqu'à sa mort.

Il y eut aussi le duel entre Louis Dessaulles et Siméon Morin, lequel fut encore moins tragique, sinon moins sanglant. Arrivés à la frontière, témoins et adversaires s'aperçurent que, par la faute ou la ruse, — on ne sut jamais de qui — les balles apportées n'étaient pas de calibre. On ne put charger les pistolets, et amis comme ennemis durent s'en revenir... on bonne santé.

A part cela, il y eut quelques cartels, mais pas de duels — c'est trop dangereux.

Je ne ferai allusion que pour la forme à celui que me fit servir, un jour, un certain seigneur aux allures belliqueuses, mais aux habitudes des plus pacifiques, pendant que je présidais à la rédaction de la *Patrie*. Comme j'avais montré quelque empressement à accepter le défi, je n'entendis plus parler de rien.

Mais de tous les cartels ou duels dont j'ai gardé le souvenir, je ne sache rien de plus comique que l'aventure suivante arrivée à Québec, en 1861.

Pendant une séance du parlement, après je ne sais plus quelle parole un peu trop vive d'Alexandre Dufresne à l'adresse de Joseph Cauchon, alors ministre des Travaux publics, celui-ci traverse la Chambre, et va tout droit souffleter le bouillant député d'Iberville. On juge de l'éclat.

Le soir même, deux témoins choisis par Alexandre Dufresne allaient demander à Cauchon une réparation

C'est ce même Tourangeau qui fut l'adversaire de Laurier quand celui-ci se présenta pour la première fois aux électeurs de Québec-Est, après son entrée dans le cabinet Mackenzie, et son échec à Arthabaska. Ce n'était pas un aigle, comme vous allez voir.

Au dessert, il se lève pour porter la santé de l'hôte du jour.

— Mais auparavant, dit-il, je propose que M. Dufresne nous raconte la chose dans tous ses détails. Pour moi, je la connais à peine, et le héros de l'aventure me ferait plaisir en me renseignant ; c'est d'autant plus désirable que plusieurs des convives ici présents sont dans le même cas que moi.

Alexandre Dufresne était un conteur sans pareil. Durant plus de vingt minutes sa verve endiablée tint ses auditeurs dans une hilarité folle. Comme il en était à la réception faite par Cauchon aux témoins qui lui avaient été envoyés, Tourangeau l'interrompt :

— Comment, dit-il, il a refusé de se battre !

— Positivement !

— Tonnerre d'un nom ! s'écria le noble maire en frappant la table du poing, lui qui m'a si souvent insulté dans son journal, si j'avais su qu'il était si lâche que ça, lui en aurais je envoyé, moi aussi, des cartels !

Tout ce qu'il y a de plus authentique.

Le duel ne s'établira jamais parmi nous. Le ridicule est en train de le tuer même en France, où il a été si longtemps en honneur.

Dans une préface écrite pour un des volumes du baron de Vaux, sur le Sport, Alexandre Dumas se moque spirituellement des rencontres, d'où la vie sort encore plus intacte que l'honneur, et qui se terminent par un déjeuner à la fourchette, dans quelque restaurant de barrière ; — dénoûment tout aussi prévu que le mariage à la fin des comédies. Pour y mettre fin, il soumet aux législateurs un projet de loi ainsi conçu :

« Le duel est autorisé ; mais si le duel n'a pas amené la mort d'un des deux combattants, ou tout au moins une blessure grave entraînant une incapacité de travail, ou de plaisir, pendant plus d'un mois, les deux adversaires seront condamnés solidairement à une amende de dix mille francs et à un emprisonnement de deux années. »

Vous voyez l'effet produit : supprimé du coup, le duel de fanfaronnade !

Quant au duel sérieux qui met en présence deux adversaires dont l'un doit mourir, il est si rare, ma foi, que la législation n'a guère besoin de s'en occuper.

Vous êtes en promenade à Paris, et un habitué des salles d'escrime, comptant sur son habileté et sur votre inexpérience, vous provoque.

Faites vos conditions. Proposez lui — afin d'égaliser les chances — de vous battre au pistolet, à bout portant, une seule arme chargée. Vous verrez monsieur le spadassin tourner sur ses talons.



UN MARIAGE PRINCIER. — LE PRINCE ALBERT DE BELGIQUE ET LA PRINCESSE ÉLISABETH DE BAVIÈRE

par les armes. Ils furent reçus comme Cauchon savait recevoir les gens quand il n'était pas de bonne humeur.

— Ne me chauffez pas les oreilles, dit-il, ou je vous en fais autant. Fichez-moi la paix et prenez la porte, si vous ne voulez pas passer par la fenêtre !

L'affaire fit du bruit dans Landerneau, comme bien l'on pense. Alexandre Dufresne, ne pouvant point s'adresser à la police correctionnelle à cause de l'inviolabilité des députés, ni aux Chambres à cause de la majorité compacte qu'y commandait le gouvernement, avait toutes les sympathies. Deux jours après, ses amis lui donnaient un banquet de consolation à l'hôtel Saint-Louis, auquel j'assistais à titre de reporter.

Le banquet était présidé par le maire de la ville, un notaire du nom de Tourangeau, qui fut, plus tard député et directeur des postes à Québec, après avoir changé de parti comme on change de chemise.

En France, du reste, on commence à trouver du bon dans les coups de poing et les coups de canne. Les Anglais, en hommes pratiques, ont adopté ce mode expéditif de vider leurs querelles ; et, comme tant d'autres traits de leurs mœurs et coutumes, celui-là finira par prévaloir dans le monde.

En tout cas, on s'en trouve si bien au Canada, qu'il suffirait, aujourd'hui, d'envoyer des témoins à quelqu'un pour faire rire de soi à gorge déployée, et par ses meilleurs amis.

On s'en trouve bien ailleurs aussi, car voici une anecdote typique racontée par l'auteur que je viens de nommer.

Il y avait à Madrid un fort bel homme, aimé des dames, et de première force à l'épée, ce qui le rendait quelque peu fat et impertinent.

Un jour il croisa, sur le Prado, un jeune bourgeois bras dessus bras dessous avec sa femme, qui était fort jolie.

Notre hidalgo s'arrête devant elle, et se met à la lorgner d'une façon si cavalière que le jeune homme s'arrête lui aussi et lui fait sauter son lorgnon du bout du doigt.

— Insolent !

— Insolent vous-même.

— Vous me rendrez raison, monsieur. Voici ma carte.

— Ah ! c'est vous, monsieur X ; un des premiers tireurs de Madrid ?

— Oui, monsieur.

— Et vous profitez de cela pour être impertinent avec les femmes et croire que vous ferez peur aux hommes. Attendez un peu !

Il quitte le bras de sa compagne et sert à l'hidalgo une telle râclée qu'on relève celui-ci ahîmé.

— Et à mon tour, voici ma carte à moi, dit le petit bourgeois, en reprenant le bras de sa femme aux applaudissements de la foule.

Lendemain, deux témoins se présentaient chez lui de la part de sa victime.

— Dites à votre ami, leur répondit-il, qu'il est un polisson, que je n'ai jamais tenu une épée, et que je n'ai aucune envie de me faire tuer par un bretteur ; mais que je suis heureusement quatre fois fort comme lui, et que, s'il a jamais le malheur de m'approcher, je recommencerai ce que j'ai fait hier ; seulement cette fois je lui casserai les reins. J'ai l'honneur de vous saluer.

Et M. l'hidalgo se le tint pour dit.

C'est ça, le duel à la canayenne. Une bonne tripotée tout de suite. Vlan ! vlan ! et puis c'est fini. N'y revenez plus.

Ce n'est pas toujours propre, mais ça ne coûte pas cher, et ça ne dure pas longtemps.

LOUIS FRÉCHETTE.

## CAUSERIE ARTISTIQUE

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ vient de m'ouvrir les colonnes de son Journal pour une série de chroniques sur le mouvement artistique au Canada et, en particulier, à Montréal.

Certes ! mon intention n'est pas de faire, comme dans certains milieux, une revue de ce qui se passe dans nos bons théâtres montréalais. D'abord, pour la raison que nos grandes scènes théâtrales sont anglaises et jouent pour la plupart du temps des inépties qu'il vaudrait mieux passer sous silence. Cependant, lorsqu'il viendra un artiste de valeur, je saurai donner une critique non seulement de l'artiste, mais aussi une analyse de l'œuvre représentée.

Quant à nos scènes françaises, nous attendrons pour en parler, qu'elles aient atteint une valeur artistique digne d'une critique. Les amis des beaux arts ont le plaisir de constater qu'un mouvement artistique sérieux se fait à Montréal, puisse-t-il continuer. Je mentionnerai surtout les "Soirées de Familles," œuvre purement nationale, qui mérite l'encouragement, non seulement du public, mais que notre gouvernement devrait protéger... si toutefois nos gouvernants se mettent en tête d'encourager les arts. Je

me ferai toujours un plaisir réel de donner mon appui à l'œuvre de ces jeunes artistes canadiens, qui sont à jeter les bases d'un théâtre qui est vraiment nôtre.

Dans une prochaine chronique, je ferai une étude sur les "Soirées de Famille" et sur la nécessité d'un théâtre populaire permanent à Montréal.

Maintenant, entrons dans notre sujet :

Lorsque vous lirez au-dessus de mes chroniques *Causerie Artistique*, n'allez pas croire, amis lecteurs, que mon intention est de vous donner des problèmes didactiques ni de planer dans les hautes sphères de l'art. Non, au contraire, nous causerons bien tranquillement de la nécessité des arts, de leur action sur l'intelligence humaine, de leur influence sur l'amélioration morale des races.

Le Canada est en retard au point de vue artistique ; non pas qu'il nous manque de talents, mais parce que, comme dans tout pays neuf, il faut songer à bâtir la maison avant de poser les ornements.

Cependant, aujourd'hui que le matériel existe, ne devrions-nous pas songer à créer une école d'art qui serait nationale et où pourraient se développer les dispositions artistiques de nos jeunes compatriotes ?

Je ne veux pas parler de conservatoires, mais d'une société de concerts populaires à prix très minimes où l'on exécuterait les œuvres des maîtres classiques et modernes.

Ce qu'il faut avant tout, c'est redresser le goût du public, le mettre sur la bonne voie, l'éloigner des *beuglants*, lui faire passer le goût des *cake-walk* et des atrocités de Sousa.

Faire comprendre aux chefs de famille qu'il est dans l'intérêt des enfants, de leur faire apprendre des œuvres pouvant élever leurs esprits. Ceci serait un service à rendre non seulement à la grande cause artistique, mais aussi aux différents professeurs.

Encouragez l'art, vous encouragerez les artistes, musiciens professeurs de toutes catégories ; car c'est dans leur intérêt que je parle.

Voyez, mères de familles, comme vous seriez heureuses si vos fils au lieu de courir les hôtels, ou certains jeux sportifs où la force brutale seule domine, passaient leurs heures de loisir à faire partir d'Orphéons, harmonies, sociétés chorales ou symphoniques.

Il existe des pays, surtout en Allemagne, en Bel-

## INSPIRATION

O toi candide fille d'Eve,  
Belle de grâce et de douceur,  
Rayonnante dans ta fraîcheur,  
Ton existence est un long rêve.

Gentille étoile de candeur,  
Tu brilleras toujours sans trêve,  
Car ton âme est là qui s'élève,  
Radiuse vers le bonheur.

Ange aux yeux bleus comme l'azur,  
Relève ton noble front pur,  
Et vois comme le ciel est rose ;

Les anges et les chérubins,  
T'apprentent de leurs belles mains,  
Un nid de pétales de rose.

LOUIS-J. PARADIS.

Montréal, 1906.



gique et en France, où pas un village n'est sans son harmonie et sa société chorale.

Je sais bien qu'on va dire que cela est impossible ici.

Pourquoi cela ? Sommes-nous moins intelligents que les autres ? il faut s'y mettre, et petit à petit l'idée germe, devient un arbre qui porte son fruit. La chose impossible, par la persévérance devient une réalité.

Pour Montréal, je proposerais la création, dans une salle centrale, de concerts populaires, à prix minimes ; nous avons les éléments pour le faire, pourquoi ne pas essayer. Aussi, non seulement la classe dirigeante, mais surtout la classe ouvrière en bénéficierait.

Jusqu'aujourd'hui on croit que la population anglaise seule peut faire vivre une œuvre semblable. Montrons donc à nos voisins, *d'au delà la rue Bleury*, que nous pouvons faire aussi bien qu'eux.

Du reste, si nos amis de l'Ouest n'avaient pas les talents canadiens-français, ils seraient souvent embarrassés pour confectionner leurs programmes.

Au théâtre Her Majesty's tous les dimanches, après midi et soir, il y a des concerts sacrés : pourquoi n'en aurions-nous pas aussi dans notre grand centre canadien ? Sinon le dimanche, que ce soit un autre jour ; l'important est que l'œuvre existe.

Ce serait là un moyen sûr d'éduquer le public et de l'éloigner petit à petit des représentations triviales et grossières.

JÉHIN-PRUME.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Monde Moderne*, pour octobre est, comme toujours, intéressant. Les articles sont nombreux, variés illustrés.

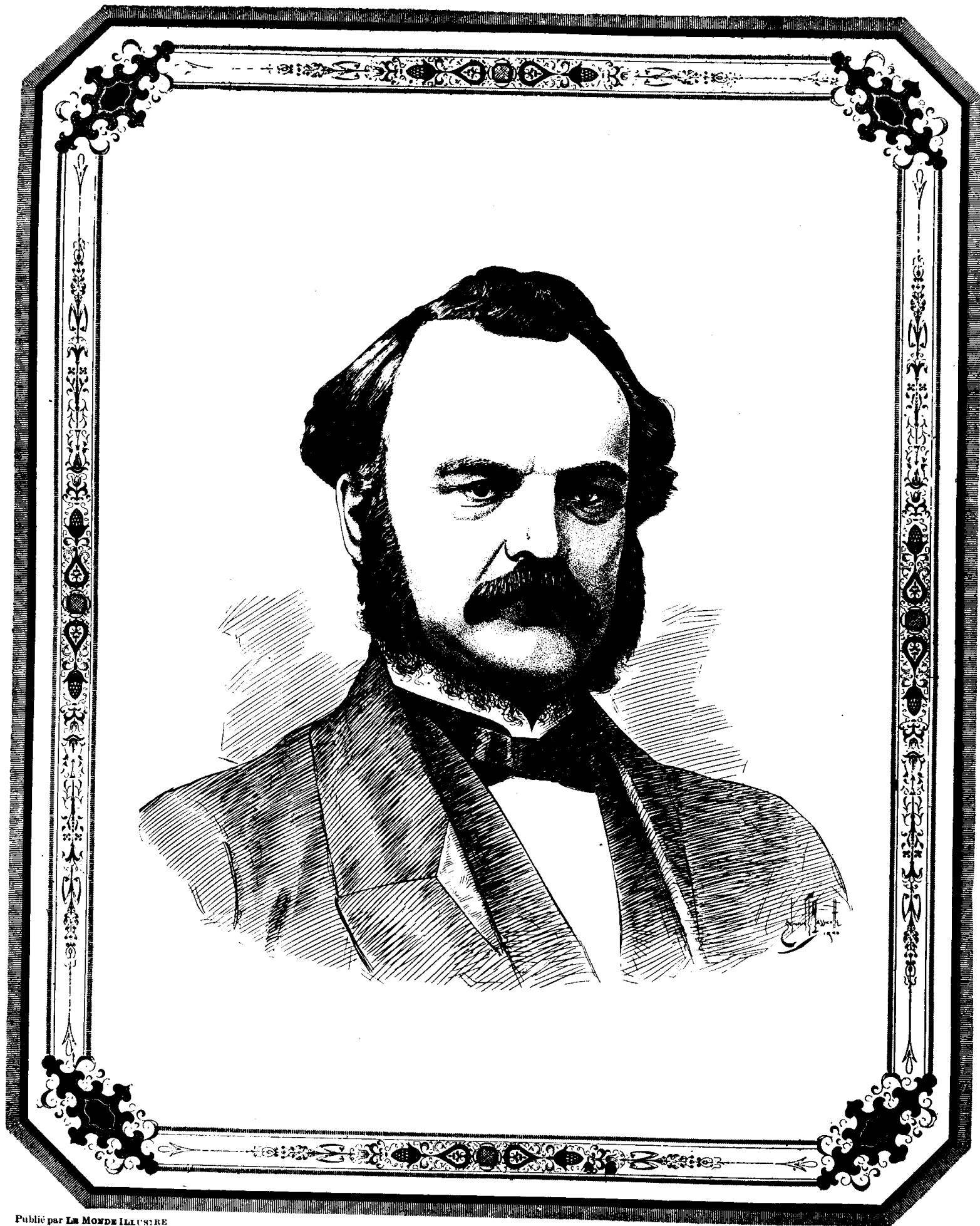
Il est en vente chez M. Jules Pomy, 1632, rue Sainte-Catherine, Montréal.

La santé est le plus grand des biens ; la beauté est au second rang ; la richesse au troisième. — PLATON.

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot. — Mme DU DEFFAND.



# GALERIE NATIONALE



Publié par **Le MONDE ILLUSTRE**

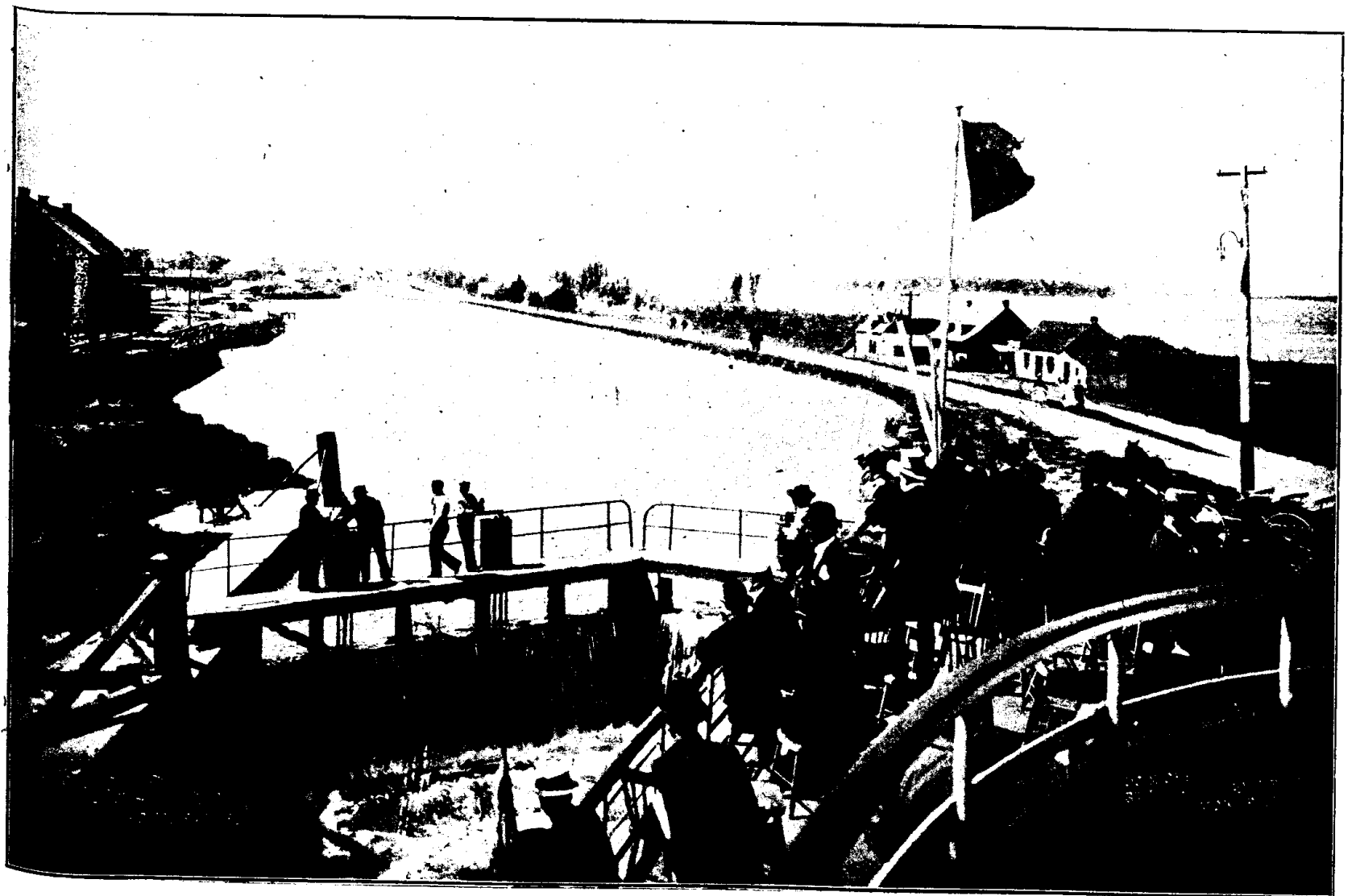
Dessin de Edmond-J Massicotte

## Antoine Gérin-Lajoie

Né à Yamachiche en 1824. Mort à Ottawa en 1882. Assistant-bibliothécaire au parlement fédéral. Auteur de plusieurs ouvrages populaires



La pêche au pied du Rapide des Cascades



Opération de l'éclusage à la deuxième écluse du canal de Beauharnois

# NOTRE BEAU CANADA

Photos J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

ble  
offes  
sem-  
in ep  
2-18  
lours  
nou-  
vete,  
Can

## AU COIN DU FEU

ÉCHOS

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

## CHRONIQUE DU JOUR

C'est le temps de la retraite, Mesdames. Dans nos grandes églises, à Notre-Dame, au Gesù, puis successivement à la Cathédrale et dans nos autres temples religieux, l'élément féminin se coudoie, s'agite, se meut et je puis encore ajouter : s'émeut. C'est le temps où les âmes s'imprègnent des effluves de grâce qui émanent du cœur de Dieu même, en ces temps de ferveur particulière. Notre assiduité, notre recueillement et nos bonnes dispositions devront seuls payer le zèle de nos bons missionnaires. Ne leur refusons pas ce bonheur, à nul autre pareil pour eux, d'avoir fait beaucoup de bien dans beaucoup d'âmes. Jeunes filles, faites votre retraite. Vous n'en serez que plus heureuses après. Croyez-moi, le bonheur est surtout là, dans une âme pure que la vertu réjouit. Et à vous, Mesdames, j'ose demander une heure ou deux, les soirs de cette semaine privilégiée, pour vos pauvres servantes à qui la retraite apportera sûrement une ardeur nouvelle et une bonne volonté plus constante dans l'exercice souvent pénible de leur tâche quotidienne.

\* \*

Un mot de l'exposition de la "Woman's Art Association." Je suis tout émerveillée de ce que j'ai vu là de beau, de riche, de délicat et d'original. On ne peut se faire une idée, même approximative, de cette exposition, sans l'avoir vue. Disons, en passant, que le département des bijoux renferme une collection de bijoux avec pierres précieuses, d'une richesse inouïe, qui nous fait songer au temps des splendeurs de la Cour des rois de France. Et le département des beaux-arts ! peintures, sculptures, etc de tous genres !

Outre la valeur toute particulière de certaines pièces d'antiquité qui intéressent vivement, tant à cause de l'époque qu'elles rappellent que l'importance des hauts personnages auxquels elles ont appartenu, il y a là des spécimens séculaires de l'industrie féminine qui rendraient rêveurs plus d'un sceptique sur le mérite réel de la femme. Le département des broderies et des dentelles nous en fait voir qui datent des premiers temps de la colonie. Et quand je sais que quantité de ces jolies choses ont été confectionnées par les doigts habiles de nos gentilles Canadiennes... Puis, de quel bon goût la presque totalité a fait preuve ! Vraiment j'étais fière de nous ! On aura beau dire que les Françaises créent la mode, que les Américaines sont propres à maintes innovations, que les Anglaises s'approprient tels et tels mérites à elles seules, j'ajouterai toujours que les Canadiennes les valent toutes tant par leur esprit de conception et d'initiative que par le fini de leurs œuvres marquées, pour la plupart au cachet du goût le plus artistique.

Il m'est impossible d'apprécier ici le mérite particulier de tel article ou tel autre. Presque tous auraient droit à une mention spéciale. J'ai néanmoins été frappée davantage d'un travail magnifique à fils tirés contournant une nappe d'une très grande dimension, ouvrage d'une ancienne élève du Couvent d'Hochelaga. Ce qu'il a fallu de talent et de patience pour arriver à cet étonnant résultat ! Et il en est ainsi de presque tous les ouvrages exposés dans la grande salle. Si maintenant, nos industrielles exposantes peuvent trouver des acheteurs pour les belles choses qu'elles veulent vendre, leur succès sera complet. Je le leur souhaite de tout cœur, et en invitant mes aimables lectrices à visiter (pour la modique somme de 25 cents) les salles de l'exposition de la "Woman's Art Association" à l'établissement Morgan, j'invite de même les bourses un peu rondellettes à se dénouer en faveur de nos habiles Canadiennes. Les acheteurs encourageront une œuvre patriotique et ils en auront pour leur argent. — ATTALA.

## LA MODE

Pour porter à la maison, pour commencer les réceptions intimes qui précèdent celles de l'hiver, on prépare des robes charmantes, le plus souvent de forme



princesse, très garnies de dentelles et de broderies sans grande valeur, mais faisant énormément d'effet. On complète par quelques applications de velours et la robe la plus simple devient ainsi tout à fait élégante, quoique d'un prix des plus modestes. Notre modèle, dessin 1, est un spécimen de ces arrangements, en deux étoffes et broderie. La robe même est en fin ca-

chemire beige très clair, rehaussée d'applications marron. Le devant en mi-soie bleu ciel, est recouvert d'un large plissé de voile brodé. Les manches, ainsi que la pèlerine empiècement, sont également brodées sur voile blanc avec du fil beige. Un grand nœud de velours marron attache la robe à l'encolure. La broderie, quoique d'un prix modique, peut être remplacée par un plissé de tulle ou par une gaze légère non brodée.

Enfin, toujours pour la maison, le dessin 2, représente un très joli corsage de tissu de soie à larges rayures rouges et blanches. Ces rayures sont veloutées. A volonté, on peut porter sur ce corsage un boléro de drap blanc, brodé de chenille rouge ou un boléro de drap rouge. Le nœud, la ceinture et le bas des manches sont en velours rouge. Ces fantaisies sont fort appréciées des femmes élégantes, car elles permettent de varier les combinaisons, et aussi des femmes économes, puisqu'elles donnent l'occasion d'user les jupes anciennes.

Les religieuses du Sacré-Cœur désirant convoquer leurs anciennes élèves le 21 novembre prochain, centième anniversaire de la fondation de leur société, prient toutes celles qui veulent prendre part à la fête, d'envoyer leurs adresses soit au Sault-au-Récollet, soit à la rue Saint-Alexandre, No. 102, Montréal.

Il a paru, dans la *Revue des Revues*, une suite d'intéressants articles sur les excentricités auxquelles paraissent tout particulièrement se complaire les jeunes filles de la société milliardaire américaine.

L'auteur de ces articles citait un certain nombre d'exemples, dont plusieurs fort curieux : on peut y joindre celui-ci. Une dépêche du *Morning Leader* annonce que trois jeunes filles, appartenant à des familles de la plus haute société new-yorkaise, Mlles Elisabeth Van Buren, Louise Van Buren et Joséphine Reynolds, viennent d'avoir l'idée singulière de conduire un train express. Montées sur la locomotive, elles ont fait, à elles seules, le métier de chauffeur et celui de mécanicien ; elles ont, de leurs blanches mains, jeté le charbon dans le foyer, entretenu le graissage des pièces de la machine, assuré la manœuvre des freins et des signaux. Parties d'Arkansas-City, elles ne se sont arrêtées qu'à Oklahoma, ayant couvert trois cents milles. Le train n'avait cessé de marcher à une vitesse d'un mille à la minute.

Si l'on tient compte de ce fait que le réseau de l'Ouest est un des plus accidentés, des plus légèrement construits et, par suite, des plus dangereux qui existent en Amérique, il faut reconnaître que les trois jeunes New-Yorkaises ont fait preuve d'une certaine audace. C'est un nouveau "record" à ajouter à la liste déjà longue des fantaisies de milliardaires, et ce sera peut-être l'origine d'une nouvelle conquête du féminisme yankee.

\* \*

La nageuse viennoise, Mme Walpurga, qui devait traverser la Manche, a tenté, à Calais, de franchir le détroit.

Elle est même arrivée près des côtes anglaises. Mais là, les brisants étaient tellement forts que la nageuse, épuisée, est remontée à bord du petit vapeur qui l'accompagnait.

Mme Walpurga est restée dix heures dans l'eau — ce qui est tout de même quelque chose.

## CARNET MONDAIN

Mardi dernier, dans la jolie chapelle du Sacré-Cœur (église Notre-Dame), M. l'abbé Troie bénissait l'union du Dr J.-A. Le Sage et de Mlle Ivonne Dubuc. La jeune mariée était ravissante dans un élégant costume-tailleur, gris éléphant. L'assistance nombreuse et choisie témoignait hautement de la considération et de l'estime dont jouissent les nouveaux époux.

Parmi les cadeaux on remarquait : pendule et potiches en bronze offerts à M. le Dr Le Sage par l'Union Médicale. Gabinet en acajou, lampes, glaces, causeries, statuettes, etc, etc. Souvenirs donnés par les amis du jeune couple.

A la même chapelle du Sacré-Cœur, a eu lieu la semaine dernière, le mariage de M. Edmond Brossard, avocat, à Mlle Alice G. De Lorimier, nièce de M. Albert De Lorimier.

## QUELQUES PENSÉES

L'enfant a besoin de la tendresse de sa mère, comme la fleur de la goutte de rosée.

Le jour où l'éducation et l'instruction se donneront la main, la société y gagnera au centuple !

L'enfant est un sanctuaire où rien d'impur ne doit pénétrer.

Le foyer familial étant la première école de l'enfant, il faut qu'il y apprenne que l'honnêteté est la première des sciences. — ULLA.

AU CIMETIÈRE

Heureux qui meurt ici  
Ainsi  
Que les oiseaux des champs  
Son corps près des amis  
Est mis  
Dans l'herbe et dans les chants.

Il dort d'un bon sommeil  
Vermeil  
Sous le ciel radieux.  
Tous ceux qu'il a connus,  
Venir,  
Lui font de longs adieux.

A sa croix les parents  
Pleurants  
Restent agenouillés ;  
Et ses os, sous les fleurs,  
De pleurs  
Sont doucement mouillés.

Chacun sur le bois noir  
Peut voir  
S'il était jeune ou non,  
Et peut, avec de vrais  
Regrets,  
L'appeler par son nom.

Combien plus malchanceux  
Sont ceux  
Qui meurent à la né,  
Et sous le flot profond  
S'en vont  
Loin du pays aimé !

Ah ! pauvres, qui pour seuls  
Linceuls  
Ont les goémons verts  
Où l'on roule inconnu  
Tout nu,  
Et les yeux grands ouverts.

Heureux qui meurt ici  
Ainsi  
Que les oiseaux des champs !  
Son corps près des amis  
Est mis  
Dans l'herbe et dans les chants.

JEAN RICHEPIN.

LES MORTS

La Terre, qui n'est qu'un atôme perdu dans l'immensité de l'espace, la Terre, qui roule dans un vide effrayant, sans autre appui que le souffle de la gravitation, renferme une infinie variété d'êtres dont chacun, y compris l'homme, le roi de tous, ne tient, à son tour, qu'à un souffle et ne représente qu'un atôme par rapport à cette planète.

Ces êtres naissent, profitent, se reproduisent, vieillissent et meurent, pour rentrer dans la croûte terrestre d'où ils sont sortis, pendant que d'autres en sortent qui y rentreront également, sans même laisser à la surface le souvenir d'un nom.

Pour contempler quelques chétifs lambeaux de nos corps et de nos monuments, le savant de l'avenir devra creuser à d'étonnantes profondeurs, comme font aujourd'hui ceux qui veulent trouver en Amérique la trace des *mount-builders* ou, dans le Vieux Monde, les pâles reflets des civilisations disparues.

Pourtant, ce perpétuel effacement de choses n'est qu'une apparence. L'économie de l'univers a pour principe fondamental la transsubstantiation, en vertu de quoi, loin de se perdre, la matière renaît de sa propre décomposition, sous une forme ou sous une autre. Ainsi, par l'action du feu, la désagrégation des éléments constitutifs du bois équivaut à la production de la cendre. Le bois disparaît, mais du même coup, une substance nouvelle voit le jour.

Issue du corps de l'arbre sous les baisers de la flamme, combien la cendre diffère de sa provenance ! L'arbre pouvait brûler et elle est incombustible, il était dur et elle est friable, il épuisait le sol pour se nourrir et elle est un principe actif de la fécondité du sol.

Fruit de la destruction, la cendre, à son tour, se désorganiserait. Vous la verrez disparaître dans l'humus, pour y constituer les sucres vivifiants qui permettront à un nouvel arbre de germer, de grandir, de se couronner d'un feuillage glorieux, à l'endroit même où le

prédécesseur aura vécu ; puis, ambitieuse de voyager par pores et canaux dans toute l'étendue de ce jeune sujet de la flore, elle finira par s'incorporer à celui-ci en se retransformant. Voilà comment la terre elle-même se recompose, pour ainsi dire, de la poussière des êtres qu'elle a produits.

L'homme, qui par la supériorité de sa nature, semblerait devoir échapper aux exigences de cette immuable loi, en est, au contraire, une victime toute spéciale. C'est de lui et de lui seul, en effet, qu'il écrit : "vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré, car vous êtes poudre et vous retournerez en poudre."

La mort, ce lamentable dénouement de notre vie tragi-comique, est la plus haute expression de la justice ici-bas, en ce qu'elle démontre l'égalité du cadavre devant le cadavre, qu'elles qu'aient pu être les inégalités conventionnelles que nous faisons dépendre de la naissance, de la fortune, des emplois, de l'habit, de la couleur de la peau, de la conformation du visage et de mille autres accidents.

Il est singulier qu'étant si semblables, nous osions nous croire si différents. Il est singulier qu'étant tous frères par leur communauté d'origine première, les hommes se soient mis dans un état de guerre éternelle par leur division en races, les races, par leur subdivision en nations, les nations, par leur ramification en classe, les classes par leur redistribution en familles—sens hiérarchique—et celles-ci, enfin, par leur culture de l'antagonisme individuel.

Hommes stupides ! direz-vous.

—Mais, quoi ! vous qui vous plaignez de la brièveté de la vie et qui, cependant, n'avez pas de plus grand plaisir que de tuer le temps, si vous êtes moins cruel, êtes-vous plus logique !

Oh !... la logique ! Pratiquement, il n'y en a qu'une sorte dans le monde et elle pourrait être plus consolante ; c'est celle de la force. Les puissants sont faits pour avoir raison, les faibles pour avoir tort. Le droit des grands, c'est de manger les petits ; le seul droit des petits, c'est de se laisser manger, comme leur seule gloire est de servir les grands qui leur commandent par droit de naissance ou par droit de conquête.

Mais la gloire des petits étant de servir les grands, et les grands, de même que les petits, n'étant rien vis-à-vis de Dieu, il s'ensuit que la gloire de tous consiste à bien servir celui-ci, le seul être, d'ailleurs, dont la perfection doit réellement nous attirer.

Cette modeste pensée, elle a dû vous frôler bien souvent de son aile, ô pieux visiteurs des fosses où dorment de leur dernier sommeil les trop fugitifs objets de vos plus douces illusions, ces êtres pour vous si chers et dont il ne reste plus, hélas ! que ce qui restera bientôt de vous-mêmes : ...un éphémère souvenir !

Oh ! pourquoi faut-il que dissipant nos jours à la poursuite de vains fantômes, nous n'apprenions qu'à la tardive école de la mort la vraie signification de la vie !

WILFRID LAROSE.

MARIAGE PRINCIER

(Voir gravures)

Le 2 octobre, a été célébré à Munich, au palais royal, le mariage du prince Albert de Belgique et de la princesse Elizabeth, duchesse en Bavière.

Le prince, âgé de vingt-cinq ans, est né à Bruxelles le 8 avril 1875. Fils du comte de Flandre et neveu de Léopold II, il est l'héritier présomptif du trône de Belgique, la descendance mâle du roi actuel s'étant éteinte avec Léopold-Ferdinand, mort en 1869. La princesse, née en 1876, à Posenhofen, est la fille de Karl-Théodore, duc en Bavière et de Marie-Josèphe, duchesse de Bragança.

La cérémonie civile a eu lieu dans la salle du Trône et la cérémonie religieuse dans la chapelle du palais, où Mgr Stein, archevêque de Munich, a donné la bénédiction nuptiale. On remarquait parmi les assistants : le roi des Belges, le comte et la comtesse de Flandre, le prince régent de Bavière, le roi de Roumanie et de nombreux personnages titrés appartenant aux deux maisons.

Un grand appareil avait été déployé pour cette solennité ordonnée suivant toutes les règles de l'étiquette : les princes étaient en uniforme de gala ; les princesses en robe décolletée, avec le manteau de cour, dont la traîne était portée, dans les appartements, par des dames d'honneur, et, dans la chapelle, par des pages royaux vêtus d'élégants costumes anciens ; des archers faisaient la haie sur le passage du cortège.

Le même jour, à l'occasion de ce mariage, la Belgique était en fête : partout flottaient les drapeaux belges et bavares ; on célébrait des Te Deum dans les églises et des corps militaires parcouraient les villes de garnison. On a préparé à Bruxelles de grandes fêtes officielles et populaires pour le retour des nouveaux époux, qui étaient attendus le 6 octobre dernier.

Dans une gare de province.

Deux villageois, le mari et la femme, s'adressent à un employé du chemin de fer :

— Le train de trois heures quinze est-il passé ?

— Oui, il y a une dizaine de minutes.

— Alors le train de quatre heures vingt ?

— Il va passer dans peu de temps.

— Et il n'y a plus de train auparavant ?

— Aucun.

— Pas d'express.

— Non.

— Pas de trains spéciaux ?

— Non.

— Pas de trains de marchandises ?

— Pas davantage.

— Dans ce cas, nous pouvons traverser la voie !

Un auteur dramatique a donné, à sa bonne, une loge de théâtre.

— Eh bien, Léocadie, avez-vous été bien placée ?

— Oh oui ! Monsieur. On m'a fait entrer dans une armoire où j'étais on ne peut mieux.



— Voyons ! comment avez-vous trouvé les Parisiens ?  
— Légers, inconstants, incapables d'une amitié de quelque durée ! !  
— Mais combien de temps êtes-vous resté à Paris ?  
— Trois jours.

## LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le *New-York Herald* annonçait que M. K. Vanderbilt vient de faire un cadeau royal à sa fille, la duchesse de Marlborough.

Il lui a adressé un chèque de 500.000 dollars pour fêter l'heureux retour de la guerre du Transvaal, de son mari, le duc de Marlborough.

C'est vers la fin du mois de décembre que l'on célébrera, à Varsovie, le jubilé littéraire de vingt-cinq ans du célèbre romancier polonais auteur de *Quo vadis* ? Henri Sienkiewicz.

Il s'est constitué, à Varsovie, un comité qui offrira à l'écrivain, comme don national, une jolie propriété : villa, parc et terrains attenants.

La fête aura lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville de Varsovie.

Les plus belles mains du monde appartiennent aux Italiennes et aux Françaises.

C'est du moins un artiste italien qui le dit.

Cet artiste — il n'est peut-être que manucure — a fait une étude comparative de toutes les mains féminines dans tous les pays ; son opinion est donc fondée.

Et nous n'avons qu'à nous incliner quand il déclare aussi que les Espagnoles et les Polonaises possèdent des mains acceptables ; que les Anglaises ont des mains à fossettes, que leurs sœurs d'Amérique les ont longues et effilées, que les Allemandes les ont courtes et larges.

Nouvel emploi du téléphone, d'après le *Chasseur français*. Quelques abonnés en province ont pris leurs dispositions, d'accord avec l'administration, pour se servir de la sonnerie de leur téléphone comme sonnerie d'alarme. Ils ont laissé des ordres en conséquence au bureau de poste, et chaque matin le directeur a une liste spéciale d'appels depuis 4 heures et demie jusqu'à 7 heures et demie. Les personnes qui doivent prendre le train de bon matin en avertissent le directeur, et elles sont certaines de ne pas le manquer. Il arrive souvent qu'un abonné laisse un mot pour un service de toute la nuit, afin de se faire réveiller toutes les heures ou toutes les deux heures pour prendre une position.

Hattie Stump, la femme grasse de St-Louis, E.-U. vient de mourir à la suite d'une dégénérescence graisseuse du cœur. Elle pesait 508 livres et avait une taille de six pieds. Ses bras étaient aussi gros que le corps d'un homme ordinaire. Ses funérailles ont causé toute sorte d'ennuis à l'entrepreneur des pompes funèbres ; il a dû commander un cercueil de 7 pieds avec 12 poignées et il a fallu choisir des hommes aussi forts que Sandow pour le porter. Malgré son poids énorme, Mme Stump, que l'on appelait la "reine Hattis", pouvait vaquer à tous les travaux du ménage. Elle a toujours demeuré dans la même maison depuis sa naissance. Des directeurs de cirques, des montreurs de curiosités lui ont fait, maintes fois, des offres importantes pour s'exhiber en public, mais elle a toujours refusé avec dédain de s'exposer comme curiosité.

Les Américains sont, en vérité, de bien curieuses gens. Et depuis que sévit chez eux la fièvre électorale, il n'est pas d'excentricité qu'ils n'inventent pour faire triompher tel ou tel candidat.

Nous devons bientôt, journaliste canadiens à l'immagination courte, renoncer à les suivre sur un terrain où ils excellent par trop.

Notons toutefois encore une dernière invention.

Les habitants de New York voyaient planer au-dessus de Madison square, accroché à des cerfs-volants un grand transparent électoral démocrate portant en grosses lettres noires cette inscription : " Les trusts et l'impérialisme menacent la liberté. "

L'idée de cette propagande aérienne était de M. Croker, chef de Tammany hall. Dès que les républicains l'apprirent, ils ripostèrent en lançant un autre transparent où on lisait : " Croker se croit maître du ciel, il ne l'est pas. Votez pour vous affranchir de Tammany. "

Les chirurgiens doivent-ils se raser tout comme les comédiens ? C'est la grave question que soulève un savant de Breslau, le professeur Hubener dans une étude publiée récemment et qui fait sensation dans le monde chirurgical.

Selon le docteur, la barbe des médecins seraient un réceptacle de microbes ; plus longue est la barbe, plus grande est la quantité de microbes qui s'y réfugient.

Au cours d'opérations dangereuses, les chirurgiens sont donc exposés à hospitaliser dans leur barbe tous les microbes de leurs malades. Fâcheuse éventualité.

Le docteur Hubener ne voit à cela qu'un remède : opérer, la figure recouverte d'un masque, ou se laver la barbe dans des solutions sublimées après chaque opération.

M. Hubener conseille cependant un second remède plus radical. Il propose tout simplement aux chirurgiens de se faire régulièrement raser d'aussi près que possible.

Le développement des tramways interurbains dans la région comprise entre Boston, New-York et les environs est tel, que M. Ch. P. Sherman a eu la fantaisie, tout dernièrement, d'effectuer en tramway un véritable voyage au long cours.

Il est parti de Fall River pour arriver à Exeter, ayant parcouru une distance de 1500 milles en voyageant presque exclusivement dans des tramways à trolley électrique.

Dans ce long itinéraire, M. Sherman a utilisé successivement 32 lignes de tramways, séparées seulement entre elles par 8 solutions de continuité d'une longueur totale de 400 milles qu'il a dû parcourir en chemin de fer.

Sa route traversant la ville de New-York, il a dû effectuer aussi en ferry boat une traversée d'environ 5 milles entre New-York et Jersey City.

La durée du voyage a été de 52 heures et le total du prix des places en tramway de six dollars.

M. Sherman a rapporté une excellente impression sur cette manière de voyager qu'il recommande aux touristes, et qu'il considère comme bien plus agréable que le voyage en chemin de fer.

La duchesse d'Argyll a récemment adressé aux empereurs et rois, aux princes et princesses d'Europe, la question suivante : " De qui ou de quoi êtes-vous envieux ? "

Les réponses à cette question laconique ont été réunies dans un album. En voici quelques-unes :

Du prince de Galles : " Je suis envieux de l'homme auquel il est permis d'être légèrement indisposé sans qu'à travers de l'Europe se répande la nouvelle : " Son Altesse est gravement malade " ; qui peut prendre son déjeuner sans que les journaux disent : " Son Altesse a mangé avec beaucoup d'appétit " ; qui peut aller aux courses sans qu'on écrive : " Son Altesse a parié gros jeu " ; en un mot, l'homme qui ap-

partient à sa famille et dont les mouvements ne sont pas épiés et faussement interprétés " .

De la princesse Charles de Danemark, princesse Maud de Galles : " Quand je peux faire un tour à bicyclette, me vouer entièrement à mon chez moi et à mes devoirs, je n'envie personne ; mais quand je dois être Altesse Royale, j'envie le sort de tout le monde. "

De Guillaume II : " Il n'y a qu'un homme dont je ne suis pas jaloux : celui qui n'aime pas sa patrie. "

Du Tsar : " Je suis sincèrement envieux de toute personne qui n'a pas à sa charge les soucis d'un immense empire, qui n'a pas pas à compatir aux souffrances d'un peuple. "

Les grands de la terre, comme on voit, ne sont pas les plus heureux.

Un être bien à plaindre, c'est l'empereur de Chine. Une muraille aussi vieille que celle de ce pays l'entoure ; cette muraille c'est l'étiquette de cour.

Voici quelques-unes des règles de cette étiquette inflexible et que ce malheureux monarque est tenu de suivre avec la plus grande rigueur.

Il doit se lever à deux heures du matin. Le menu de ses repas est invariablement le même et date de temps immémorial. Chaque plat ou entrée est servi en double ; ainsi il y aura deux potages, deux poulets, deux canards, deux tasses de thé et ainsi de suite, à des intervalles rigoureusement espacés.

Il lui faut en outre manger de chaque plat une quantité déterminée et sans montrer de préférence pour aucun. Lui arrive-t-il de goûter à un mets plus particulièrement et avec plus de plaisir qu'à un autre, aussitôt le médecin de la cour, qui se tient constamment derrière lui, le lui fait retirer et emporter.

Quand il sort de son palais, l'empereur, porté dans un palanquin soigneusement clos par des stores épais, ne doit jamais tourner un coin de rue. S'il lui prend fantaisie de sortir, ce qui ne lui arrive pas souvent, heureusement pour le trésor de l'Etat, sa promenade occasionne des frais énormes. En effet, sur tout le parcours du cortège impérial, les rues doivent être redressées. Une maison se trouve-t-elle sur son passage, il la faut prestement démolir ; si c'est un cours d'eau, même desséché, il doit être traversé par un pont.

Du *Cri de Paris*.

Dans la grande salle de la Burg, où François-Joseph reçoit tous ceux qui ont une requête à lui adresser, même les plus humbles de ses sujets qui l'adore.

Le défilé est long. Le Kaiser sourit à chacun avec bienveillance, écoute les doléances des uns et des autres et les renvoie tous avec un mot reconfortant.

Vers la fin, ce jour-là, entre un pauvre diable, un paysan roulant son bonnet entre ses doigts, s'avançant d'un air à la fois confiant et embarrassé.

— Que veux-tu ? dit doucement l'empereur.

— Kaiser, voilà... J'ai acheté le portrait de Votre Majesté et je voudrais que vous y mettiez un mot d'écrit.

Et le paysan tend un pauvre petit portrait-carte acheté dans un bazar des faubourgs de Vienne.

L'empereur prit le portrait.

— C'est que je n'ai pas de crayon, dit-il.

— J'en ai un moi, Kaiser ! répliqua le paysan.

Et il tendit un crayon de bois grossier à l'empereur. François-Joseph le prit encore, signa le portrait et rendit la photographie au bonhomme — " Tiens ! est-tu content ? " Puis, machinalement il plaça le crayon entre deux boutons de sa tunique.

Le paysan remerciait avec effusion, mais ne s'en allait pas.

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu veux encore ? Parle...

— Kaiser ! j'attends que vous me rendiez mon crayon.

— C'est vrai ?

François-Joseph, toujours souriant, rendit le crayon... Cette scène patriarcale se passait il y a un mois à peine.



ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre qu'on ne savait pas destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée.

Joignez à l'envoi DIX CENTS en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception.

Adressez comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, joignez la somme de 50 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

**Philomène.**—Délicatesse d'esprit; jugement clair et précis; absence de caprice; franchise; défiance; sensibilité; orgueil de supériorité; petites prétentions; discrétion; ordre; esprit de soumission; logicienne; quelques tendances à l'égoïsme, cependant sympathique; communicative; imagination pondérée; esprit d'économie; ténacité; peu attachée aux plaisirs de la terre; l'esprit domine la matière; économie imposée; amour du travail et de propreté; crainte du qu'en dira-t-on.

**Caprice.**—Goûts de vie brillante et aristocratique; vivacité extrême; esprit autoritaire; esprit de possessivité et d'accaparement; orgueil de supériorité; volonté ferme et quelque fois rude; ténacité; exaltation, la tête l'emporte souvent; irréflexion; confusion d'idées et désordre; obstination; excentricité.

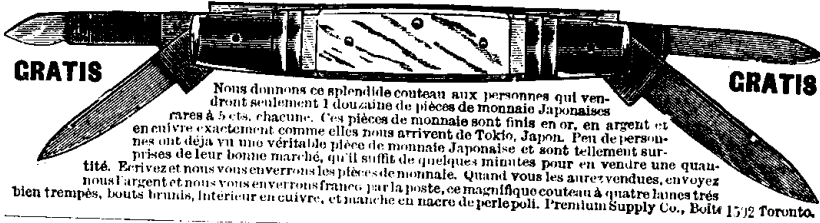
**Quebec.**—Orgueil de comparaison; lucidité d'esprit; amour du confortable; passionné pour les plaisirs de la table; esprit souple et ruse; intuition toujours prêt à vous défendre et à lutter; volonté résolue et autoritaire; amour de la clarté aime à être compris; simplicité de manière; vivacité; nature rayonnante toujours prête à s'effacer pour le bonheur des autres; prudence; vous êtes affable mais non de nature et parce que la situation vous y oblige.

**Lévis.**—Nature convergente, tout à fait décidée à ne rien faire pour le bonheur des autres, si ce n'est que pour votre famille; despotisme à laquelle rien ne résiste; emportement, écriture remarquable sur ce point; grande force de détermination; esprit d'accaparement; gourmandise; esprit vulgaire et manque d'élevation de caractère; toujours porté à juger en mal; susceptibilité et jalousie; ruse; dissimulation; amour de l'argent; désordre; défiance; vous combattez votre grande sensibilité.

**Indiscrète.**—Maintien affecté; pose; vulgarité; raideur; rudesse; entête-

ERREURS GRAVES

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD fait disparaître ces causes d'appréhension.



GRATIS Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de pièces de monnaie Japonaises rares à 5 cts. chacune. Ces pièces de monnaie sont finis en or, en argent et en cuivre exactement comme elles nous arrivent de Tokio, Japon. Peu de personnes ont déjà vu une véritable pièce de monnaie Japonaise et sont tellement surprises de leur bonne marche, qu'il suffit de quelques minutes pour en vendre une quantité. Écrivez et nous vous enverrons les pièces de monnaie. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons le couteau par la poste, ce magnifique couteau à quatre lames très bien trempées, bouts brinis, intérieur en cuivre, et manche en nacre de perle polie. Premium Supply Co., Boîte 1572 Toronto.

Montréal, 22 Avril 1899.

LA CIE CAFÉSANTÉ Montréal :



MESSIEURS :—Je souffrais de faiblesse, pauvreté de sang et de dyspepsie depuis dix ans, après avoir fait usage du Cafésanté Fortier pendant deux mois, je me suis guérie. J'attribue ce résultat à l'usage quotidien du Cafésanté Fortier au lieu de thé et café.

Votre reconnaissante,

MME W. THERIEN,  
1578, ST-LAURENT.

En vente par tous les pharmaciens et épiciers.



**ÊTES-VOUS BELLE ?** SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.  
Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et le bonheur que les taches de rousseur, boutons à têtes basses, éruptions, écolorations, ou taches de rousseur, nez ou figure rouge, teint des hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller** pour le Teint. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été inventé. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur et permanent toutes les affections de la peau. **VOUS POUVEZ DÉMONSTRER** à vos amis et à vos connaissances que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.** Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un paquet d'essai **GRATIS** de **CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour THE MILLER CO., Boîte 1500 Toronto, Canada.

AUTOMNE 1900

Nous sommes à votre disposition avec le meilleur stock de chaussures d'automne et d'hiver que nous ayons jamais exhibé.

Nos marchandises nouvelles sont dans les derniers goûts comme style et fini.

La qualité est toujours une des principales particularités de nos bottines et de nos souliers bien que nos prix soient invariablement les plus bas du marché, si l'on considère que nous n'employons que des bons matériaux et les meilleurs ouvriers.



RONAYNE BROS

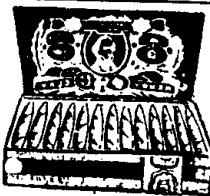
2027

Coin de la rue Notre-Dame et du Sq. Chaboillez.



UNE MONTRE EN OR DE \$25.

Ne paraîtrait pas mieux que celle que nous vous offrons tout à fait gratuitement, sur réception de votre premier commando pour nos cigares. Cette montre est un très beau mouvement enroulé dans un boîtier de chasse fortement plaqué en or, magnifiquement gravé. Nous pouvons l'envoyer au graveur convenable pour dame ou Monsieur et découverte si on le désire. Nous ne vous demandons pas un seul sou avant que vous soyez parfaitement convaincu que la montre est exactement telle que représentée. Envoyez nous simplement le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous enverrons la montre avec une boîte de 50 cigares que vous pourrez examiner. Examinez soigneusement la montre et les cigares et si vous en êtes parfaitement satisfait, payez à l'agent d'express notre prix spécial, \$4.65 et les frais d'express. Si vous n'êtes pas satisfait renvoyez nous les articles par express à nos dépens, vous n'avez rien à payer. Cette offre n'est bonne que pour les premiers commandos pour vous encourager à essayer nos cigares et à devenir un de nos clients réguliers. Envoyez nous une carte postale aujourd'hui.



ment; gourmandise; le signe du cher moi d'abord, les autres ensuite, est très prononcé dans votre écriture; volonté constante; absence de caprices; résolutions stables; imagination déréglée qui nuit à la limpidité du jugement; franchise; prudence; vivacité qui va jusqu'à l'emportement; jalousie; susceptible; aime la lutte et la discussion.

**Rieuse pensive.**—Culture d'esprit; goût du beau; maintien élégant; amour du confortable; cœur aimant et sensible; douceur et affabilité; votre imagination trotte beaucoup, sans nuire cependant à la limpidité du jugement qui est bon; dévouement; sans avoir une volonté forte, vous avez un caractère assez ferme, juste milieu entre l'intuitivité et la déductivité; cerveau capable d'acquiescer de grandes connaissances; absence de caprices et de versatilité; ordre, soin des détails; amour du travail; vous n'aimez pas la lutte, mais lorsque vous êtes attaquée vous aimez à vous défendre; vous voyez vos talents ou qualités sans y mettre trop d'orgueil, mais vous êtes satisfaite de la position acquise.

**Aimée de A.**—Caractère viril et ferme; enthousiasme; délicatesse; réserve; timidité; orgueil; nature portée par moment à l'égoïsme; ordre poussée jusqu'à la minutie; quelques petites vivacités; ténacité; franchise; caractère remarquable par votre grande égalité d'humeur, votre stabilité de résolutions; dédain de toutes bassesses; esprit d'accaparement; très grande économie; très communicative; l'esprit domine la matière; peu de sensibilité ou tendresse; vous fermez votre cœur aux sentiments d'amour; jugement saui; imagination contenue.

**Nap.**—Écriture remarquable, très remarquable même, je vais la mettre dans ma collection au premier rang. Au nom de la science, je demande à mon correspondant de bien vouloir me donner son approbation sur le résultat de cet analyse, tout en mentionnant les points les plus saillants de son caractère. Vous pouvez compter sur la plus grande discrétion. Logique poussée jusqu'au sophisme; douceur; presque de la nonchalance; ruses; retenue de la pensée; diplomatie, etc; camaraderie; tient aux amitiés d'enfance; prodigalité; exaltation; originalité de premier ordre; culture d'esprit; goûts et aptitudes artistiques; matérialisme; vivacité; caractère porté à saisir le côté humoristique des choses; indécision; lutter, sans l'esprit d'attaque, mais plus tôt avec celui de la défense; orgueil de son nom ou de sa famille; amoureux du faste et des plaisirs.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

FLAGEOLET

Fait de nickel très bien poli. 30c

14 pouces long. Un instrument d'orchestre valant régulièrement un dollar. C'est l'offre la plus avantageuse que nous ayons jamais faite. Expédié par la poste, pour 30c. MCFARLANE & Co., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.



Ont obtenu les plus hautes récompenses. Gros : D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France). Dépôt dans toutes les Pharmacies.

*Amoureuse de la bonne musique.*—  
 Ecriture remarquable, très remarquable même au point de vue de la ténacité et de l'esprit d'accapement. C'est la première fois que je vois une accumulation de signes semblables. Amour extrême de l'argent, vous ne pensez qu'à accumuler ; nature convergente ; absence d'orgueil et de prétention ; simplicité de toilettes et de manières ; vous êtes minutieuse et aimez les petits détails inutiles ; délicatesse ; ordre ; propreté ; timidité ; esprit de soumission ; vous exagérez la valeur de vos talents ou de votre position sociale ; absence de goût ; originalité ; sans-gêne ; formation d'idées lente ; jugement sain ; imagination calme ; impressionnabilité.

*La grande voyageuse.*—Ecriture type indiquant : fermeté ; entêtement ; raideur ; goûts de vie aristocratique ; orgueil de comparaison ; vous avez beaucoup d'ambition et de plus vous êtes audacieuse ; ordre ; propreté ; jugement sain, clair et précis ; défiance ; impatience ; esprit autoritaire mais délicat ; absence de faste ; tout en aimant le confortable vous demeurez économe ; imagination vive ; absence d'égoïsme ; vous êtes sensible, tendre et amoureuse.

*Sharkey.*— Vie matérielle ; terre à terre ; absence de toutes délicatesses d'esprit et de manières ; rien de grand, rien de sublime chez vous ; gourmandise ; volenté, tendresse, résolutions, sentiments. Tout est changeant chez vous, ce qui fait que vous êtes sujet à vous affliger sur des choses de rien, et que ces mêmes choses, en d'autre temps, vous les faites vous-même sans remords. Vous êtes rusé dissimulateur et capable de mensonges ; confusion d'idée ; irritabilité ; extravagance ; originalité ; ordre et précision ; défiance ; tristesse et mélancolie ; manque de confiance en vous-même ; de nature dévouée, vous êtes toujours prêt à rendre service à autrui ; logicien, mais peu réalisateur.

*Jim.*—Je ne devrais pas analyser votre écriture, car la graphologie nous défend d'étudier de telles écritures sans au moins avoir deux ou trois spécimens. Cependant, je vous dirai quelques mots. Orgueil de supériorité ; habileté ; diplomatie ; goûts dépensiers, peu attaché à l'argent ; humeur égale ; gaieté ; raillerie ; votre imagination trotte continuellement et cause parfois confusion d'idée ; originalité ; vivacité ; extravagance ; douceur.

*V. Res T. Vraie.*—Mon but, en fai-

**LES MÉDECINS LE RECOMMANDENT ET LES MALADES EN BENEFICIENT**

Le VIN DES CARMES est recommandé par les médecins parce qu'il guérit leurs patients. En voici un témoignage donné par un révérend père rédemptoriste :


Ste-Anne de Beaupré, 9 octobre 1900.

A M. Arthur Toussaint,  
 Rue Dalhousie, Québec.

Monsieur,  
 Vous me demandez si, depuis quinze mois que je souffre de la dyspepsie, j'ai employé le VIN DES CARMES.

De l'avis de mon médecin, le célèbre Dr Rousseau, de Québec, j'ai fait usage de ce vin depuis le mois de juillet dernier. Jusqu'à présent, ce VIN DES CARMES m'a fait un bien considérable. Je continuerai d'en prendre pendant quelque temps encore.

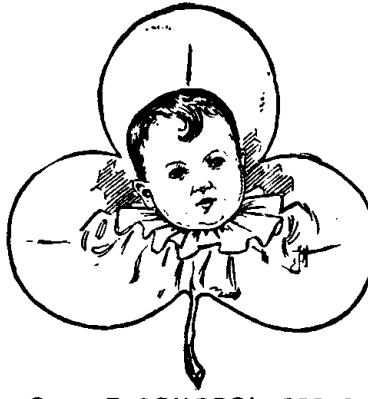
Votre très humble  
 E. LAMONTAGNE, C.S.S.R.



N'envoyez pas d'argent—envoyez tout simplement votre adresse et le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons à cet endroit un de ces magnifiques télescopes. \$4.85 pour que vous puissiez l'examiner avec soin. On peut s'en servir pour une foule d'usages, pour la chasse—pour examiner les objets éloignés—en un mot on peut retirer une foule presque infinie de plaisirs et d'avantages. Nous avons acheté un nombre considérable de ces télescopes valant de \$10 à \$15 à un prix beaucoup moindre que celui du gros, et nous voulons les écouler immédiatement. Ils sont pourvus de lentilles achromatiques polies avec le plus grand soin. Les tubes du télescope sont faits de cuivre lénieux bruni, ajustés avec tant de soin qu'ils sont parfaitement à l'épreuve de la poussière. Le tube extérieur est couvert de beau maroquin et les extrémités sont protégées par des douilles en cuivre. Nous excédons le télescope dans une boîte portative en canevas à l'épreuve de l'eau. Si vous désirez vous procurer un de ces magnifiques télescopes à ce prix exceptionnellement bas, écrivez immédiatement, une carte postale suffira. Ensuite, allez à votre bureau d'express, examinez notre télescope soigneusement et si vous êtes parfaitement convaincu qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons, et que c'est un véritable bargain, payez à l'agent d'express, et il est à vous. Si vous n'en êtes pas entièrement satisfait, la compagnie d'express le retournera à nos frais, vous n'aurez absolument rien à payer. Si quand vous nous écrivez, nous n'en avons plus, nous vous en aviserons par le retour du courrier.

McFARLANE & CO., Boîte 1501 Toronto, Canada.

**UNE QUESTION DE VIE!**



L'alimentation joue, dans la vie des enfants en bas âge, un rôle prépondérant. Les hygiénistes sont tous d'accord sur la nécessité impérieuse pour les parents, de veiller avec un soin extrême sur la nourriture de leurs jeunes bébés. Si les mères de famille adoptaient

**La Peptonine**

Un aliment complet, pur, stérilisé, inoffensif, agréable et fortifiant, elles s'évitent bien des soucis, bien des veilles, bien des fatigues et rendraient leurs

**Enfants Robustes.**

La Peptonine se vend dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries

25 cts la grande boîte.

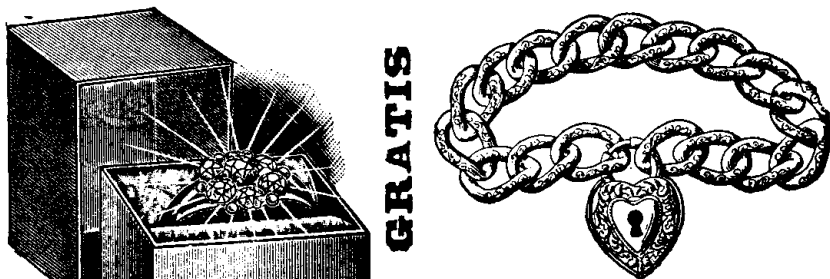
Gros : F. COURSOL, 382, Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

**LES REUNIONS DE FAMILLE**

sont plus joyeuses quand elles ont lieu dans une maison très bien meublée—où les meubles sont bons et les chaises assez solides pour que vous puissiez vous y asseoir sans crainte qu'elles se décollent ou se brisent.

Nous vendons des meubles d'excellentes qualités qui dureront toute votre vie sans se détériorer. Avez-vous besoin de cette sorte de meubles ?

**Renaud, King & Patterson,**  
 652, rue Craig — 2442, rue Ste-Catherine



**GRATIS**

Nous venons de publier de magnifiques portraits de la Reine, sir Wilfrid Laurier, sir Charles Tupper, etc., grandeur 9x12 pcs, prêts à être encadrés. Comme tout le monde voudra avoir ces splendides œuvres d'art, nous voudrions que vous nous représentiez. Nous vous donnons le choix parmi 36 PRIX DE VALEUR, dont des échantillons sont illustrés ci-contre, si vous vendez six ou plus de ces portraits à 10 cents chacun. Ecrivez-nous de suite et nous vous enverrons des portraits ainsi que notre nouvelle feuille de prix illustrée. Venez les portraits et retournez l'argent et nous vous enverrons le prix choisi, gratis.

The Royal Academy Publishing Co., Department 224, Toronto.

.. TEL. BELL 1387 ..

**Royal Silver Plate Co.**

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.



**GRATIS**

Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui vendront seulement 20 de nos splendides épingles à cravates à 10c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons, ornées de belles pierres-imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Ecrivez nous et nous vous expédierons les épingles tous frais payés. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir notre carbine tous frais payés. GEM PIN CO., Boîte 1503 Toronto.

**CARBINE A AIR**



sant de la graphologie, n'est pas de p'aire, mais de dire le vrai afin que mes correspondants puissent en retirer quelques profits ; ainsi dans votre cas, monsieur, il faudrait que vous calmez votre imagination trop excitée ; vous n'avez pas assez de retenue, pas assez de réflexion ; il est vrai que vous avez une belle âme dédaignant toutes bassesses et ayant des vues élevées ; résolutions et humeurs changeantes ; amour du faste et des dépenses ; peu de cas d'argent ; douceur ; franchise ; sensibilité ; goûts de vie aristocratiques ; nature à allure libre et sans gêne ; quelques nuances d'égoïsme ; mais sympathique et bon.

*Ralof.*—Enthousiasme ; esprit romantique et indécis, ce qui entraîne mobilité d'impressions, mais aussi persistance dans les sentiments d'affections ; vivacité et manque d'ordre ; ruses diplomatiques ; économie de petits siens ; avarice dissimulée ; despotisme ; surabondance d'idées, nuisant à la limpidité du jugement ; gourmandise ; sensibilité ; si ce n'était que votre douceur et votre sensibilité vous seriez terrible, car vous avez un esprit autoritaire terrible, vous voulez que tout vous obéisse.

*A toi d'affection.*—Coquetterie ; habileté à jeter le filet ; vous tenez à plaire et à vous montrer, vous êtes satisfaite de votre personne ou de votre disposition, mais cependant malgré ces dispositions, vous êtes timide ; vous êtes de nature personnelle, le cher moi est tout pour vous ; enthousiasme et romantique ; franchise ; ordre ; délicatesse ; douce ; caressante ; aimante ; imagination vive ; plutôt penseur que réalisateur ; humeur toujours égale ; absence complète d'impatience ; économie ; obstination douce ; activité ; propreté ; vous avez toutes les qualités nécessaires pour faire une bonne épouse.

**INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER**

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

—Lorsque le chah de Perse visita l'exposition et qu'on le mena à la section d'horlogerie, un fabricant lui montra une pendule qui, toutes les heures, faisait partir un coup de pistolet.

“ Pour tuer le temps, n'est ce pas ? demanda le chah. ”

**Cook's Cotton Root Compound**

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal







**UNE RUPTURE**  
Veut dire  
**ETRE CREVÉ!**  
C'est souffrant, mais ça peut être guéri  
permanemment par  
**La Compagnie de Montréal**  
POUR LA  
**GUERISON des RUPTURES**

M. CHS. CHARTRAND, 270, rue Sanguinet, employé de la Cie Lake of the Wood Milling a été radicalement guéri d'une hernie crurale qui le faisait souffrir depuis 3 ans.

Informations données par correspondances.

**129c, RUE RACHEL**  
(Coin Chambord)  
**MONTREAL.**

Prenez les tramways de la rue Amherst.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**  
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance  
**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de  
**L'OBESITÉ**



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA:  
**PHARMACIE LACHANCE**  
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.  
PRIX, \$1 25 LA BOITE  
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)



**GRATIS** Nous donnons à nos magnifiques accordeurs aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles ornées de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté. Il a 10 clefs, 2 j. aux, 2 sets d'anches, caisse en ébène, action à jour et double soufflet avec protecteurs et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordeur, tous frais payés. GEM PIN COMPANY, Boite 1503 Toronto, Canada.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.**

Vient de recevoir de Paris les dernières nouveautés suivantes: 20 Femmes, par Lorrain, 65c; Léa, Frédérique, Marcel Prévost, 90c; L'Or Sanglant, La fleur de joie, Daniel Laueur, 90c; La femme dans la famille, baronne de Hauffe, 90c; Demi-volupté, René Maizeroy, 90c; La courtisane de Memphis, P. Castanier, 90c; Drame de famille, l'Ecran, P. Bourget, 90c; Sinorix, E. Hugny, 90c; Zoby, Henri Gréville, 90c; 40 ans de théâtre, P. Sarcey, 90c; Toujours en main La Clé des Songes. Le Guide des Amants. Le Secrétaire des Amoureux, l'Art de tirer les cartes, La Graphologie, Piron, etc. Le salon de 1900, Les femmes galantes No 8, La Grande Vie No 13 à 20 cents le No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No. Toute commande exécuté promptement.

**TIMBRES**




La plus chic boîte à timbres que vous avez jamais vue. Faite d'aluminium-argent en forme d'un livre. Vos initiales magnifiquement gravées sur la couverture gratuite. Vous voudrez en avoir une douzaine pour vos amis quand vous en aurez obtenu une. Malle pour 15c ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto

**CONSEIL D'AMIS**

Pendant cette période de l'année si dangereuse pour la santé des petits enfants, servez-vous du Petit Collier Electrique ou Dr Pouget pour la dentition. Le Collier et une bouteille de sirop, le tout 50 cents. En vente dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**  
162, RUE ST-DENIS

**GAGNEZ CETTE MONTRE**

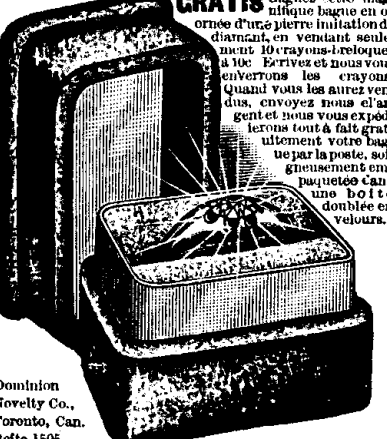


En vendant seulement 2 douzaines de boutons brevetés à ressorts à 10c. chacun. Ces boutons sont fortement placés en or, dans les dentiers gothés et tout petit garçon intelligent peut les vendre facilement. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette magnifique montre, avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures les minutes et les secondes à remonter, et véritable mouvement Américain à cylindre. Elle tient très bien le temps et est recommandable sous tous rapports et en prenant bien soin, elle pourra durer dix ans. THE LEVER BUTTON CO., Boite 1504 Toronto, Canada.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE & EVALUATEUR  
Membre A. A. P. Q.  
No. 146 Rue Saint-Jacques  
MONTREAL.

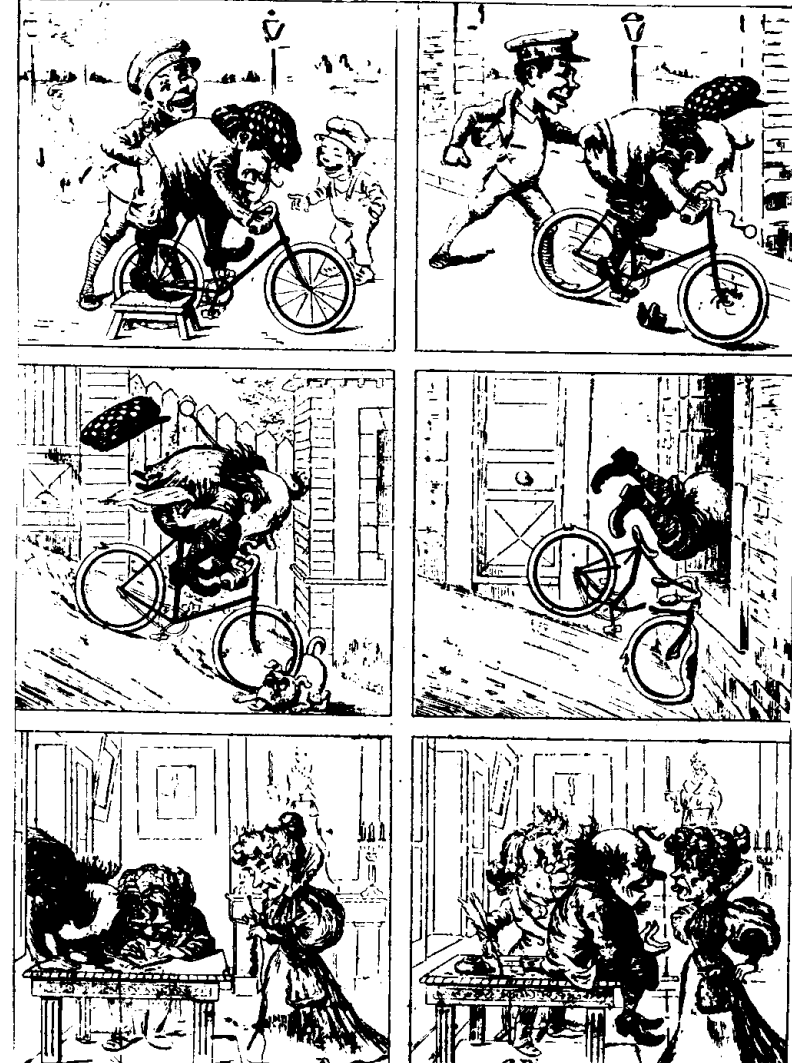
**GRATIS** Gagnez cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement 10 crayons-reloques à 10c. Ecrivez et nous vous enverrons les crayons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement votre bague par la poste, soigneusement emballée dans une boîte double en velours.



Dominion Novelty Co., Toronto, Can. Boite 1505

4132

**PREMIER ESSAI**



Une simple application de  
**COMME Du Dr. Adam**  
GUERIT LE MAL DE DENTS  
Prix: 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies

**BOUTON ELECTRIQUE.**  
Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'acier très bien poli, avec bouton en noyer noir. Peut être fixé au-dessus de la poche de vest, et donne à l'étranger curieux un choc quand il touche l'aiguille cachée. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c. ou 3 pour 25c. N'envoyez pas de timbres. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto



**MAGIC BANK**  
Longueur 24 pouces, fortement piquetés, plaqués en argent. Contient \$5.00 en pièces de 10c. Le registre montre le contenu de la banque qui s'ouvre d'elle-même quand elle est piquée. Par la poste 15c. ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.

**GRATIS** cette magnifique petite montre de dame aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles à cravates à 15c. chacune. Les épingles sont très bien finies en or, et ornées de très belles pierres imitation de Diamant, Rubis et émeraude. Elles sont de très bonne qualité et se vendront facilement. Le cadran de la montre est très bien orné, avec aiguilles les en or, elle tient très bien le temps. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.



**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell: Main 2818.

**EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT** et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ EN UNE SÉRIE D'ESSAIS A \$3.00. GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTZ, 1750, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr R. H. KLINE, Ed., 981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

**IMPRIMERIE DE PETITS GARCONS.** Un bureau d'impression comprenant une fonte de caractères en contre-haut qu'on peut changer, imprimer d'encre, plumes et support. Elle sous leurs rapports pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, des boîtes, etc. Chaque petit garçon doit en avoir une. Franco par la poste. 15c. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ETRANGER  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
07 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**LOUPE** Précieuse loupe très bien finie en nickel. Précieuse pour les banquiers, mineurs ou cultivateurs pour examiner le quartz contenant l'argent et les gisements. Utile pour les étudiants et amateurs pour tout le monde. Par la poste, 15c. 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.



**L'APRES LAVERGNE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 | RESIDENCE TEL. BELL EST 1743  
BELL EST 1283

# MIGNON

## GAVOTTE

Allegretto.

AMBROISE THOMAS.

PIANO

The first system of the musical score is for piano. It consists of two staves, treble and bass clef, in a key signature of three sharps (F#, C#, G#) and a 2/4 time signature. The music begins with a forte (f) dynamic. The right hand features a series of chords and eighth notes, while the left hand provides a steady accompaniment. A first ending bracket is present over the final two measures of the system.

The second system continues the piece. It features a mezzo-forte (mp) dynamic. The right hand has a more active melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand continues with a rhythmic accompaniment. The system concludes with a repeat sign.

The third system shows the continuation of the melody. It includes several trills (tr) in the right hand, adding a decorative element to the piece. The accompaniment in the left hand remains consistent with the previous systems.

The fourth system continues with the trills in the right hand. The piece maintains its rhythmic and harmonic structure, with the left hand providing a solid foundation for the melodic lines.

The fifth and final system of the score concludes the Gavotte. It features a final melodic flourish in the right hand and a concluding chord in the left hand. The piece ends with a repeat sign.



The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. Both are in the key of D major (two sharps). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line with chords and moving lines.

The second system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. Both are in the key of D major. The treble staff continues the melodic development, while the bass staff provides harmonic support with chords and rhythmic patterns.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. Both are in the key of D major. The treble staff shows more complex melodic figures, and the bass staff features a prominent chordal accompaniment.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. Both are in the key of D major. The music continues with intricate melodic and harmonic textures in both staves.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. Both are in the key of D major. The final system concludes the piece with a clear cadence in both staves.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps (F# and C#). The first measure includes the dynamic marking *pp*. The system consists of five measures.

Second system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps. The first measure includes the dynamic marking *tr*. The system consists of five measures.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps. The first measure includes the dynamic marking *pp*. The system consists of five measures.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps. The first measure includes the dynamic marking *pp*. The system consists of five measures.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps. The first measure includes the dynamic marking *dim*. The system consists of five measures.

CHOSSES ET AUTRES

—Plus on lit de New-York plus on est heureux parce qu'on habite pas cette ville.

—Le gouvernement américain paie actuellement \$100 millions par année aux salariés de l'Etat.

—Les sommes d'argent pariées à New York sur le résultat de l'élection présidentielle s'élevaient au montant de \$1,200,000.

—Le plus gros morceau de charbon qui ait été jusqu'ici tiré de la terre se sait au delà de douze tonnes, et fut extrait d'une des mines de Wigan,

ETONNANT

La toux est coupée nette par une dose de BAUME RHUMAL.

—D'après les chiffres du dernier recensement, il y a 25,453 personnes du sexe féminin de plus que du sexe masculin, à New-York.

—Un quart de gallon d'huîtres, contient, en moyenne, autant de substance nutritive qu'en peuvent contenir la même mesure de lait ou une livre de bœuf bien maigre.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé, n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—Il existe en Annam une certaine espèce de faisan qui est l'oiseau le plus rare du monde, et dont les longues plumes sont fort recherchées par les mandarins chinois.

—En Suède, les nouvelles mariées remplissent leurs poches de pain, et distribuent ce pain à tous ceux qu'elles rencontrent sur leur chemin en allant à l'église. Elles croient qu'à chaque morceau dont elles disposent ainsi elles éloignent d'elles une infortune.

ALLEZ-Y

La pneumonie, suivie de la consommation, peut résulter d'un tout petit rhume négligé. Tu z le rhume avec le BAUME RHUMAL pour éviter les suites.

—A Chicago un bouledogue s'est jeté sur un petit garçon de 6 ans et l'a littéralement mis en lambeaux. Trois hommes accourus pour sauver l'enfant ont été cruellement mordus avant d'avoir tué l'animal.

POUR LES DYSPEPTIQUES

La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. LES PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—Il y a en moyenne 36 millions de naissances par année, ce qui fait 70 par minute, une en moins d'une seconde. On s'est amusé à calculer qu'en plaçant les berceaux bout à bout, cela ferait une longueur égale autour de la terre, et que si l'on faisait défiler une à une les mères avec leurs mioches, à raison de vingt par minute, les derniers qui passeraient seraient déjà des petits garçons et des petites filles de plus de quatre ans.

Avant. Après

Phosphatine de Wood.



Le Grand Remède Anglais. Vu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Secremède sur connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B.-E. McCale, 12123 Notre-Dame Street, Montréal

Guérison Miraculeuse



(HOTEL-DIEU DE MONTREAL)

M. FÉLIX GOUIN

après avoir passé sept semaines à l'HOTEL-DIEU de Montréal est condamné par les médecins de cette institution. Il quitte l'hôpital pour venir mourir au sein de sa famille. On s'attendait à sa mort d'une heure à l'autre. Avec quelques boîtes de *Pilules de Longue Vie (Bonard)* il recouvre la santé et la force.



M. FÉLIX GOUIN.

Lisez cette lettre de M<sup>me</sup> Guoin, et profitez de son expérience.

LA C<sup>ie</sup> MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

MESSIEURS—Je croirais vous manquer de reconnaissance en ne faisant pas part au public de la guérison miraculeuse de mon mari à l'aide des *Pilules de Longue Vie*. Après avoir, été pendant sept semaines à l'Hôtel-Dieu de cette ville et avoir été condamné par tous les médecins de cette institution, il me pria de le ramener mourir à la maison; ce que je fis, n'ayant plus d'espoir. Il était à l'extrémité, ne prenait aucune nourriture et nous le veillions jour et nuit, attendant sa mort d'une heure à l'autre. Comme dernière ressource, j'essayai les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Dès les premières doses, je constatai chez lui un mieux sensible, ses jambes commencèrent à désenfler et sa digestion se fit mieux. Depuis, ses forces sont revenues, il a repris l'ouvrage, et nous sommes heureux, tous les deux, de dire aux personnes souffrantes qu'il y a un remède qui prolonge la vie, et ce sont les *Pilules de Longue Vie, (Bonard)*.

(Signé) M<sup>me</sup> GOUIN, Garde-malade.

FÉLIX GOUIN DIT DUFRESNE.

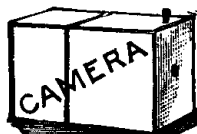
478 1/2, rue Saint-Dominique.

**VOUS POUVEZ OBTENIR VOTRE GUÉRISON AUSSI.** Si vous souffrez de débilité générale, de faiblesse, de nervosité, de dyspepsie, etc., n'attendez pas que votre maladie devienne chronique, mais écrivez-nous de suite et nous vous enverrons sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte de *Pilules de Longue Vie (Bonard)*.

**POUR CONSULTATIONS GRATUITES,** écrivez à nos médecins ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien. Vous pouvez les consulter de 9 a.m. à 6 p.m.

LA C<sup>ie</sup> MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Pose un portrait 2 1/2 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hyge, 1 châssis à imprimer, 1 plat à développer, 1 paquet de révélateur, 1 "set" de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poutre à fixer, 1 paquet de papier argent, 1 paquet de papier rubis. Camera et accessoires emballés avec soin et envoyés tous frais payés, aux personnes qui vendront seulement 10 épingles à cravates à l'éc. chacune. Ces épingles sont très bien filées en or, de différents patrons et ornées de belles pierres imitation de Diamants, Rubis et Émeraudes. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tous frais payés.

THE GEM PIN CO., Boite 1593 Toronto.



Serviettes de Table Japonaises

Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 12x13 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. McFarlane & Co., Toronto, Can.

# LES REPROUVÉS

## PREMIÈRE PARTIE

—Ceci est bien possible, répondit tranquillement l'agent. J'ai recherché l'histoire de Joseph Wilmot en même temps que je lisais les détails de ce meurtre. Cet homme a été déporté pour trente ans à l'île Norfolk pour crime de faux. C'était un des individus les plus habiles à contrefaire toute espèce d'écritures parmi ceux qui se sont jamais assis sur les bancs de Old-Bailey. Il avait la réputation d'un des escrocs les plus entreprenants, d'un habile et hardi coquin, mais il ne laissait pas d'avoir quelques qualités. A l'île de Norfolk il travailla avec tant d'ardeur et se conduisit si bien qu'il fut gracié avant d'avoir fait la moitié de sa peine. Il revint en Angleterre, il fut vu à Londres et on le soupçonna d'être compromis dans divers délits, tels que la fabrication de cartes bizeautées et de la fausse monnaie, mais on ne put rien prouver. Je crois qu'il essaya de gagner honnêtement sa vie, mais il ne put réussir. Il avait sur lui le stigmate du gibier de potence et s'il rencontra jamais une chance elle lui fut enlevée avant qu'on eût pu éprouver la sincérité de son apparente contrition. Voilà son histoire et celle de beaucoup de ses semblables."

Et Marguerite était la fille de cet homme ? Un indicible sentiment de tristesse s'empara de moi à cette pensée. Je comprenais tout maintenant. Cette noble fille avait héroïquement repoussé la vie heureuse et tranquille qui s'offrait à elle plutôt que d'infirmer à son mari la tache des crimes de son père. Je le voyais bien maintenant. Je revis son visage blême, pétrifié par une angoisse sans nom, ses yeux fixes et dilatés et je me peignis l'horreur de la scène qui avait eu lieu à Maudeley-Abbey quand le père et la fille se trouvèrent tête à tête et que Marguerite Wilmot découvrit pourquoi le meurtrier avait tant persisté à se cacher d'elle.

Le mystère que cachait le renoncement de ma fiancée était éclairci, mais ce que je voyais était si horrible que je me pris à regretter le temps de mon ignorance et de mon incertitude. N'eût-il pas valu mieux pour moi de laisser Marguerite Wilmot suivre sa fantaisie et emporter avec elle son sublime sacrifice ? N'eût-il pas mieux valu laisser le noir secret du meurtre caché à tous excepté au terrible vengeur dont les jugements atteignent le pécheur dans sa retraite la plus profonde et le poursuivent jusqu'au tombeau ? N'eût-il pas mieux valu que les choses se fussent passées ainsi ?

Non ; mon propre cœur me dit que l'argument était faux et lâche. Tant que les relations d'homme à homme subsistent, tant que les lois existeront pour la protection du faible et la punition du méchant, le cours de la justice ne doit recevoir d'empêchement d'aucun intérêt personnel.

Puisque le père de Marguerite Wilmot avait commis ce crime odieux, il devait en subir le châtement, quoique le cœur brisé de son innocente fille dût être sacrifié à son iniquité. Si, par une étrange fatalité, moi, qui aimais si tendrement cette enfant, j'avais accéléré la venue de ce jour fatal, je n'avais été qu'un aveugle instrument dans le grand dessein de la Providence, et je n'avais pas raison de regretter la découverte de la vérité.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire. Sans doute le monde se détournerait de la fille du meurtrier, mais moi qui l'avais vue éprouvée dans la fournaise ardente de la douleur, je savais la perle précieuse que le ciel m'avait donnée dans cette femme dont le nom devait être à tout jamais réputé infâme parmi les honnêtes gens, et je ne reculais pas devant l'horreur de sa position.

"Puisque j'ai été assez malheureux pour contribuer au malheur qui l'a frappée, pensais-je, ce sera un

devoir pour moi de la rendre tranquille et heureuse dans l'avenir.

Mais Marguerite consentirait-elle à être ma femme, si elle apprenait jamais que j'avais contribué à découvrir le crime de son père ?

Cette pensée m'obsédait lorsque j'étais assis en face de l'agent de police qui mangeait de bon appétit un excellent dîner, et dont l'expression de triomphe contenue m'était insupportable.

Le succès grise. Il n'y avait donc rien d'étrange que M. Carter fût satisfait d'avoir réussi à élucider le mystère qui était si complètement demeuré lettre close pour ses collègues. Tant que j'avais pu croire la culpabilité d'Henri Dunbar, je m'avais senti aucun regret à poursuivre le dessein que j'avais entrepris. Je m'étais même surpris quelquefois à partager l'ardeur de l'agent dans cette chasse à l'homme. Mais maintenant que je savais la honte et l'angoisse que notre découverte apporterait inévitablement à la femme que j'aimais, le cœur me manquait, et je détestais M. Carter à cause de la joie que lui causait son triomphe.

"Il vous est indifférent de voyager par le train express, n'est-ce pas, monsieur Austin ? me dit tout à coup l'agent.

—Parfaitement indifférent ; pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que je quitterai Winchester par le train express ce soir.

—Pourquoi faire ?

—Pour me rendre aussi vite que possible à Maudeley-Abbey, où j'aurai l'honneur d'arrêter M. Joseph Wilmot.

—Si vite !

—Je frémis en songeant à l'action rapide de la justice dès qu'un crime est révélé.

"Mais qu'arrivera-t-il si vous vous êtes trompé ? qu'arrivera-t-il si Joseph Wilmot est la victime et non le meurtrier ?

—Dans ce cas, je ne tarderai pas à reconnaître mon erreur. Si l'homme de Maudeley-Abbey est bien Henri Dunbar, il ne manquera pas de personnes qui pourront justifier son identité.

—Mais vous oubliez qu'Henri Dunbar s'est absenté pendant trente-cinq ans.

—C'est vrai, mais de nos jours on ne songe guère à la distance qui sépare l'Angleterre de Calcutta. Il doit y avoir en Angleterre des gens qui ont connu le banquier dans l'Inde. Monsieur Austin, je vais me rendre chez le magistrat du pays, celui qui a arrêté Henri Dunbar ou le supposé Henri Dunbar en août dernier. Je confierai à sa garde les vêtements que voici, car c'est aux assises de Winchester que Joseph Wilmot sera jugé. Le train quitte Winchester à onze heures un quart, ajouta M. Carter en jetant un coup d'œil sur sa montre, aussi n'ai-je pas de temps à perdre."

Il tira le paquet du portemanteau, l'enveloppa dans une feuille de gros papier gris que le garçon lui avait apportée quelques minutes auparavant, puis il sortit. Je m'assis au coin du feu, réfléchissant et m'efforçant de me familiariser avec les événements de la journée.

Le garçon allait et venait lentement dans la chambre ; mais quoique j'eusse remarqué qu'il me regardait d'un air fin une ou deux fois, il ne me parla qu'au moment de sortir, et il me dit qu'il y avait sur la cheminée une lettre pour moi, arrivée par le courrier du soir.

J'avais eu cette lettre devant mes yeux toute la soirée, mais ma préoccupation m'avait empêché de la voir.

Elle était de ma mère. Je l'ouvris quand le garçon m'eut quitté, et je lus ces lignes suivantes :

"Mon cher Clément, j'ai reçu ce matin avec plaisir ta lettre qui m'annonce ton arrivée sans encombre à Winchester. Je suis assurément une vieille radoteuse, mais dès que tu me quittes, si court que soit ton voyage, je me mets à songer aux accidents de chemins de fer et à toutes sortes de calamités possibles et impossibles.

"Hier matin, j'ai été très surprise de recevoir la visite de Marguerite. Je l'ai reçue très froidement tout d'abord, car bien que tu ne m'aies jamais dit pourquoi votre engagement a été si brusquement rompu, je ne puis m'empêcher de penser que le tort est de son côté, car je te connais trop bien, mon cher enfant, pour te supposer capable d'inconstance et de dureté de cœur. Je pensai donc que sa visite était un peu inopportune, et je lui laissai voir que mes sentiments à son égard n'étaient plus les mêmes qu'autrefois.

"Mais, cher Clément, quand je vis le changement survenu dans cette malheureuse jeune fille, mon cœur s'adoucit immédiatement, et il me fut impossible de lui parler froidement ou durement. Jamais tu n'as vu de changement comparable. La jeune fille s'est transformée en femme hâve et flétrie. Ses manières sont aussi changées que son aspect. Elle avait une inquiétude fiévreuse qui me glaça le sang dans les veines ; ses lèvres tremblaient pendant qu'elle parlait, et ses paroles semblaient mourir sur ses lèvres. Elle désirait te voir, me dit-elle, et quand elle apprit que tu étais absent, elle parut au désespoir. Mais après, quand elle m'eut posé bon nombre de questions et que je lui eus dit que tu étais à Winchester, elle se leva brusquement, et se mit à trembler de la tête aux pieds.

"Je sonnai, je fis apporter du vin et je lui en fis boire. Elle ne refusa pas ; bien au contraire, elle le but avidement et me dit : "J'espère que cela me donnera des forces. Je suis si faible, si faible, et j'ai tant besoin de mes forces..." Je la priai de rester et de prendre quelque repos, mais elle ne voulut pas m'écouter. Il fallait qu'elle retournât à Londres, me dit-elle, et qu'elle y fût à une époque fixée. Tous mes efforts pour la retenir furent impuissants. Elle me prit les mains y pressa ses lèvres pâlies et s'enfuit, si dédaigneuse de la Marguerite des premiers jours, qu'une idée terrible me traversa l'esprit et que je commençai à craindre qu'elle ne fût folle."

Le reste de la lettre parlait d'autres choses ; mais je ne pus songer qu'au récit que ma mère me faisait de la visite de Marguerite. Je compris son agitation en apprenant mon voyage à Winchester. Elle savait qu'il n'y avait qu'un seul motif qui pût m'y mener. Je vis alors que cette silhouette bien connue qui m'étais apparue éclairée par la lune n'était pas un fantôme de mon imagination surexcitée. Je ne doutais pas que ce ne fût la silhouette de la noble femme que j'aimais, de la fille héroïque qui m'avait suivi à Winchester, et s'était attachée à mes pas dans le fol espoir de se jeter entre son père et le châtement réservé à son crime.

J'avais été suivi dans la rue la nuit précédente, suivi cette nuit dans le petit bois. Le bruissement de la robe, l'ombre qui s'était évanouie dans le paysage brumeux, c'était toujours Marguerite Wilmot !

M. Carter rentra pendant que je réfléchissais encore à la lettre de ma mère.

"Me voici prêt, dit-il vivement. Voulez-vous payer la carte, monsieur Austin ? Je suppose que vous m'accompagnerez jusqu'à la fin de l'affaire. Vous allez venir avec moi à Maudeley-Abbey, n'est-ce pas ?

—Non, lui dis-je, je ne veux pas me mêler plus longtemps à cette affaire. Faites votre devoir, monsieur Carter, et la récompense que j'ai promise vous sera fidèlement payée. S'il est vrai que Joseph Wilmot ait bien réellement assassiné son ancien maître, il faut qu'il subisse le châtement dû à son crime. Je n'ai ni la puissance ni le désir de le protéger. Mais il est le père de la femme que j'aime. Il ne m'appartient pas de le conduire au gibet."

M. Carter devint très-grave.

"Vous avez raison, monsieur, dit-il, et je me souviens maintenant. L'affaire m'a tellement entraîné

que j'avais oublié le changement que cela apporte dans vos affaires. Mais, après tout, plus d'une bonne et digne jeune fille a eu un père détestable, et..."

Je l'arrêtai du geste.

"Rien de ce qui pourra arriver ne diminuera mon estime pour miss Wilmot, lui dis-je. C'est là, du moins, un point indiscutable."

Je tirai mon portefeuille, je donnai à l'agent de l'argent pour ses dépenses et lui souhaitai une bonne nuit.

Quand il m'eut quitté, je sortis dans la Grande Rue. Il ne pleuvait plus et la lune brillait dans un ciel sans nuages. Dieu sait l'accueil que j'eusse fait à Marguerite Wilmot si le hasard l'eût amenée sur son chemin. Mais j'avais l'esprit plein de son image, et je parcourais les rues tranquilles de la ville, espérant à chaque angle, à chaque bruit de pas résonnant sur le pavé, revoir la silhouette de la nuit précédente. Mais en quel que endroit que j'allasse, je ne vis personne qui lui ressemblât, et je retournai enfin à l'hôtel m'asseoir seul au coin de mon triste feu et écrire le récit de mon labeur de la journée."

Tandis que Clément Austin était assis dans son salon solitaire à l'hôtel *Georges*, et que sa plume courait rapidement sur le papier, une femme parcourait la plate-forme éclairée de la station de Rugby, attendant le train d'embranchement qui devait la conduire à Shorncliffe.

Cette femme était Marguerite Wilmot, la jeune femme aux traits hagards et enfiévrés, dont les allures si changées avaient terrifié la bonne mistress Austin.

Mais alors elle ne tremblait pas. Elle avait rejeté en arrière son voile épais, et quoique les couleurs de la santé ne fussent pas revenues animer ses joues et ses lèvres, ses traits avaient une impression de résolution immuable, et son regard était fixe comme celui d'une personne qui a un dessein en vue et qui ne veut ni se détourner ni faiblir avant que ce dessein ne soit exécuté.

Il n'y avait qu'un vieux gentleman dans la voiture de première classe où monta Marguerite Wilmot lorsque le train pour Shorncliffe eût été préparé, et comme ce compagnon de voyage dormit tout le long du chemin, le visage couvert par un vaste mouchoir de soie, Marguerite put s'abandonner sans contrainte à ses propres pensées.

La jeune fille n'était guère moins paisible que son compagnon endormi ; elle demeura dans une attitude immobile, les mains croisées sur ses genoux et le regard toujours fixe comme lorsqu'elle était sur la plate-forme. Une fois, elle porta la main à sa ceinture, mais elle l'en retira aussitôt avec un soupir.

"Comme le temps me semble long, dit-elle, et je n'ai plus de montre maintenant. Je ne puis savoir l'heure. S'ils étaient là devant moi, s'ils voyageaient dans ce même train ! Non, c'est impossible ! Je sais que ni Clément ni l'homme qui l'accompagnait n'ont quitté Winchester par le train qui m'a amenée à Londres. Mais s'ils avaient envoyé une dépêche télégraphique à Londres ou à Shorncliffe !"

Cette idée la fit frémir. Si les hommes qu'elle craignait avaient fait usage du télégraphe, cette grande merveille de la science moderne, elle arriverait trop tard pour accomplir la mission qui l'amenait.

Le train s'arrêta à Shorncliffe pendant qu'elle pensait à cette fatale possibilité. Elle sortit et demanda à un des facteurs de lui amener une voiture ; mais l'homme hocha la tête.

"Impossible d'avoir une voiture à cette heure de la nuit, mademoiselle, dit-il avec politesse. Où voulez-vous aller ?"

Elle ne voulut pas lui dire le lieu de sa destination ; du secret le plus absolu dépendait le succès de son projet.

"J'irai à pied, dit-elle ; je ne vais pas loin."

Elle quitta la gare avant que l'homme eût le loisir de l'interroger plus longuement. Elle suivit le chemin éclairé par la lune et qui aboutissait à la gare. Elle traversa Shorncliffe dont toutes les fenêtres étaient noires. Elles passa sous le porche sombre, sous l'ombre épaisse projetée par les tours massives du château sur

le cours du ruisseau. Elle quitta la ville et s'engagea dans un chemin désert, tour à tour éclairé et plongé dans l'obscurité, sans trembler dans son abnégation et n'ayant qu'une unique idée en tête :

"Arriverait-elle à temps ?"

Elle était très fatiguée quand elle atteignit les grilles qui fermaient l'entrée principale de Maudeley-Park. Elle avait entendu parler par Clément Austin d'un sentier qui traversait le parc pour aller à Lisford, et il lui avait dit qu'on arrivait à ce sentier par une porte située dans la clôture du parc, à plus d'un mille de la porte principale.

Elle suivit la clôture en cherchant la porte du regard.

Elle la trouva enfin ; c'était une petite porte basse en bois peinte en blanc et simplement fermée par un loquet. Au delà, on voyait le sentier s'enfonçant sous arêtes au milieu de l'herbe desséchée.

Marguerite Wilmot suivit ce sentier lentement et avec hésitation, jusqu'à ce qu'elle eût atteint une vaste clairière. De l'autre côté de la clairière, elle vit la sombre façade de Maudeley-Abbey et trois grandes fenêtres étincelant dans l'obscurité.

## LVII

### FUITE

L'homme qui prenait le nom de Henri Dunbar était couché sur les coussins de tapisserie d'un canapé de chêne sculpté, placé devant la cheminée de son grand salon. Il était couché là, écoutant le vent de mars grondant dans la vaste cheminée, et regardant les tisons enflammés et le bois qui pétillait sous l'étreinte du feu.

Il était alors trois heures du matin et les domestiques s'étaient retirés à minuit. Mais le malade avait ordonné qu'on allumât un grand feu, un feu qui devait durer plusieurs heures.

Le propriétaire de Maudeley-Abbey portait sur son visage les traces de son long emprisonnement. Son teint était plombé, ses joues creuses, ses yeux semblaient plus grands qu'autrefois et brillaient d'un éclat inaccoutumé. Les longues heures de solitude, les longues insomnies et les pensées qui, de tous les points, venaient converger à un centre hideux, avaient accompli leur œuvre de destruction.

L'homme couché près du feu cette nuit-là, semblait avoir dix ans de plus que celui qui avait fait sa déposition si hardiment et si clairement devant le jury l'enquête à Winchester.

Les béquilles, faites d'un bois léger et poli et véritable œuvre d'art dans leur genre, étaient appuyées contre une table voisine du canapé, à portée de la main du malade. Il s'était exercé à marcher dans les appartements et sur le chemin sablé devant le château avec ses béquilles, et même sans leur secours, car maintenant il appuyait sur le sol son pied malade ; mais il ne pouvait se mouvoir que lentement et avec difficulté, en dépit de son ardent désir de reprendre la vie active.

Dieu sait le nombre des diverses pensées qui lui traversaient l'esprit cette nuit-là. Il lui revenait d'étranges souvenirs pendant qu'il contemplait les gouffres enflammés et les degrés fragiles qui se dessinaient dans le feu, souvenirs de jours écoulés depuis si longtemps, que tous les personnages de cette période lui faisaient l'effet de héros de romans ou de figures de tableaux. Il voyait leurs visages et se rappelait l'expression qu'ils avaient en lui parlant, et, parmi tous ces visages, il revoyait tous ceux qui lui avaient successivement appartenu.

Quels changements, grand Dieu ! L'ardeur joyeuse et franche de l'enfant jetant ses regards sur un monde qui l'enchantait ; le sourire plein d'espoir du jeune homme ; puis, puis avec les années, l'expression devenant de plus en plus grande, le sourire ne s'illuminait plus de la lumière intérieure, le visage devenant plus sombre à mesure que l'âme devenait plus noire. Il vit tout cela, et enfin, comme toujours, au milieu de mille idées confuses, ses pensées n'obéissant plus à

sa propre volonté, convergeaient vers un centre hideux et maudit et l'y tenaient enchaînés pieds et poings liés, comme un criminel sur le cheval de la torture.

"Si je pouvais seulement quitter cette maison, se disait-il à lui-même ; si je pouvais m'en aller, tout irait autrement. Le changement de lieux, l'activité, les voyages de ville en ville dans des pays étrangers produiraient sur moi leur effet habituel. Cette pensée s'effacerait alors comme toutes les pensées ; peut-être reviendrait-elle, parfois dans un rêve, ou bien serait elle évoquée par quelque allusion due au hasard de la conversation, par quelque ressemblance avec un incident, un visage, une intonation, un regard. Ce souvenir n'est pas si supérieur en iniquité aux autres, qu'il ne puisse s'effacer quand ceux-ci ont disparu. Mais tant que je resterai ici, où le petillement des flammes dans l'âtre, le bruit de la pendule sur la cheminée, sont semblables à cette torture dont j'ai lu la description quelque part, semblable à cette goutte d'eau tombant à intervalles réguliers sur le front de la victime et finissant par le rendre fou furieux... tant que je resterai ici, il n'y a pas d'espérance d'oubli, pas de paix possible. Je l'ai revu la nuit dernière et la nuit précédente, et toutes les autres nuits. Lorsque je vais me coucher, je le vois toujours souriant comme il me souriait lorsqu'il entra dans le petit bois. J'entends sa voix, les mots qu'il prononça, chaque syllabe de ses paroles insignifiantes, réflexions égoïstes sur la probabilité de la fatigue que lui causerait sa longue promenade, sur la facilité qu'on aurait eue de louer une voiture et de suivre la grande route... Bah ! Pourquoi son souvenir m'attristerait-il ? Le regrette-t-il ? Non ! C'est sur moi que je gémissais et sur la torture que je me suis créée. Oh ! mon Dieu ! je le vois encore quand il me regarda une fois dans l'eau. La vitesse du courant donnait une apparence de vie à son visage, et il me sembla un instant qu'il était encore vivant et que je n'avais pas commis le meurtre !"

Telles étaient les agréables rêveries du coin du feu, à l'aide desquelles le maître de Maudeley-Abbey charmait ses longues heures de sa convalescence. Dieu garde nos mémoires de semblables pensées, et nous préserve de ces actions hideuses qui rendent la solitude redoutable.

Le maître de Maudeley-Abbey fut soudain tiré de sa rêverie par un léger coup frappé à l'une des fenêtres du salon où il se tenait ; la fenêtre la plus voisine du canapé sur lequel il était couché.

Il tressaillit et se dressa sur son néant.

"Qui est là ?" s'écria-t-il avec impatience.

Il avait peur, et il se prit le front à deux mains, essayant de deviner qui pouvait être ce visiteur tardé. Pourquoi venait-on le voir à une heure pareille, sinon, sinon parce qu'il était découvert ? Cette intrusion ne s'expliquait pas autrement.

A cette dée, la respiration lui manquait. Était-il donc enfin venu ce moment terrible auquel il avait songé si souvent, cette horrible crise qu'il s'était représentée sous tant d'aspects divers ? Était-elle venue de la sorte, à pas de loup, au milieu de la nuit, sans crier gare, sans qu'il se fût préparé à la défense ou cuirassé contre le choc ? L'heure était-elle sonnée ? Telles étaient les idées de cet homme en écoutant le bruit extérieur ; et sa poitrine se soulevait, et il hâlait, attendant la réponse à ses questions.

Il n'y eut d'autre réponse que le bruit qui se renouvela plus fort et plus impatient.

Si une main frappant contre une vitre peut avoir une expression, celle-ci en avait une. C'était l'expression de la prière plutôt que celle de l'ordre impératif. L'homme qui écoutait, pâle et terrifié, le comprit.

Il laissa échapper un grand soupir de soulagement, comme un prisonnier qui sent tomber les fers qui le retenaient.

"Fou que je suis, pensait-il. Si c'était ce que je crains, on frapperait et on sonnerait à la porte d'entrée au lieu de cogner doucement comme cela. C'est sans doute ce drôle de Vallance qui s'est mis dans quelque mauvaise affaire et qui vient me relancer pour de l'argent au milieu de la nuit. Il n'y a que lui capable de ces coups-là. Il sait bien qu'on ne refusera pas de le recevoir. Voyons, faisons-le entrer."



L'invalide poussa un soupir à cette idée. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, s'appuyant sur une canne pour marcher.

On frappait toujours. Lorsqu'il fut près de la fenêtre, il entendit autre chose que le bruit du doigt sur la vitre, il entendit une voix de femme, parlant à voix basse mais parfaitement distincte.

— Ouvrez, pour l'amour de Dieu, ouvrez ! " disait la voix.

L'homme debout près de la fenêtre connaissait cette voix ; il ne la connaissait que trop bien, hélas ! C'était la voix de la jeune fille qui l'avait suivi avec tant de persistance, et qui n'avait pu que récemment parvenir jusqu'à lui. Il ôta les barres qui consolidaient la porte-fenêtre, l'ouvrit et fit entrer Marguerite Wilmot.

— Marguerite ! s'écria-t-il. Au nom du ciel, qui est-ce qui t'amène ici à une heure pareille ?

— Le danger ! répondit la jeune fille haletante. Vous êtes en danger. J'ai couru et les paroles m'échappaient. Il n'y a pas un moment à perdre... pas un moment, entendez-vous ! Ils ne vont pas tarder d'arriver... ils ne peuvent tarder. Il m'a semblé, tout le long de la route, qu'ils étaient derrière moi, peut-être n'est-ce pas une illusion. Il n'y a pas un moment à perdre... pas un moment !

Elle s'arrêta, pressant sa poitrine de ses deux mains. Ses paroles étaient incohérentes, elle le savait et faisait des efforts inouïs pour s'exprimer clairement.

— O père ! s'écria-t-elle en repoussant de son front sa chevelure en désordre ; père, j'ai fait ce que j'ai pu, ce que j'ai pu pour vous sauver. Mais parfois je désire n'y pas réussir, et qu'il plaise à Dieu que vous soyez pris et que votre malheureuse fille meure avec vous.

Elle se laissa tomber à genoux soudainement, comme prise de délire, et éleva ses mains entrelacées :

— Seigneur, ayez pitié de lui ! s'écria-t-elle. J'ai déjà prié ici, depuis cette horrible époque, j'ai prié à chaque instant, je vous implore encore cette nuit. Seigneur, ayez pitié de lui, donnez-lui un cœur repentant, et faites que son péché soit effacé. Qu'est-ce que le châtement qu'il souffrira ici-bas, en comparaison de celui que vous lui infligeriez à tout jamais ? Que la justice de l'homme l'atteigne, mais vous, Seigneur, acceptez son repentir !

— Marguerite, s'écria Joseph Wilmot en saisissant le bras de sa fille, oses-tu prier pour que ton père soit pendu ! Es-tu venue ici dans ce but ? Debout, et dis-moi de quoi il s'agit.

Marguerite Wilmot se leva frissonnante. Son regard devint fixe ; elle essaya de se calmer et de rassembler ses idées.

— Père ! dit-elle, depuis mon départ d'ici je n'ai pas eu un instant de repos. Depuis trois nuits je n'ai pas fermé l'œil. J'ai couru de ville en ville, et me voici, épuisée, prête à tomber à vos pieds. Il faut pourtant que je vous dise, mais les mots, les mots ne me viennent pas...

Elle montra ses lèvres sèches qui s'agitaient sans produire aucun son. Il y avait un flacon d'eau-de-vie sur la table voisine du canapé. C'était un compagnon que Joseph Wilmot abandonnait rarement. Il saisit le flacon et le verre, versa une partie de la liqueur et porta le verre aux lèvres de sa fille. Marguerite but avec avidité. Elle eût bu du feu si cela avait pu lui donner l'énergie nécessaire pour accomplir son dessein.

— Il faut quitter cette maison sans tarder ! s'écria-t-elle sans reprendre haleine. Il faut quitter le pays, aller n'importe où, pourvu que vous soyez en sûreté. Ils vont venir vous prendre, tout à l'heure, peut-être !

— Ils vont venir ! Qui ?

— Clément Austin et un homme, un agent de police.

— Clément Austin, ton futur, ton ami ? Tu m'as donc trahie, Marguerite ?

— Moi !... s'écria la jeune fille en regardant son père.

Il y eut quelque chose de sublime dans le ton dont ce mot fut prononcé, quelque chose de superbe dans le visage de la jeune fille quand son regard rencontra le regard effaré du meurtrier.

— Pardonne-moi, mon enfant. Non, non, tu ne fe-

rais pas cela, même pour un misérable de mon espèce.

— Mais vous allez fuir... vous allez vous mettre à l'abri de leurs atteintes.

Qu'ils viennent quand il leur plaira ; il n'y a pas de preuves contre moi.

— Pas de preuves ? Oh ! père, vous ne savez pas, vous ne savez pas. Ils ont été à Winchester. C'est par la mère de Clément que j'ai su qu'ils étaient allés là, et je les ai suivis. J'ai trouvé le lieu de leur demeure... c'était à l'hôtel où vous étiez descendu... quand vous avez refusé de me recevoir. J'attendis dans la rue, et à la nuit je les vis sortir. Père, je savais qu'ils ne pouvaient avoir qu'un but en venant à Winchester. Je les vis le soir du premier jour, et le lendemain je les guettai de nouveau, attendant dans la rue et me cachant sous les portes ou dans les boutiques quand il y avait quelque danger que je fusse aperçue. Je vis Clément quitter l'hôtel Georges et se diriger vers la cathédrale. Je me rendis à sa suite dans la cour de la cathédrale, et je vis l'homme causant sous un porche avec un vieillard. Je rôdai aux alentours, et je vis l'homme partir dans la direction des prairies, vers le petit bois, à l'endroit où..."

Elle s'arrêta et fut prise d'un tremblement si violent qu'elle ne put continuer.

Joseph Wilmot versa pour la seconde fois de l'eau-de-vie dans le verre et le porta aux lèvres de sa fille.

Elle en but à peu près la valeur d'une cuiller à café, puis elle reprit, parlant rapidement et par phrases interrompues.

— Je suivis l'homme en me tenant à une assez grande distance afin qu'il ne s'aperçût pas qu'il était suivi. Il se dirigea directement vers l'endroit où le meurtre a été commis. Il y avait en cet endroit Clément et trois hommes. Ils étaient sous les arbres et s'occupaient à sonder la rivière.

— A sonder la rivière ! Grand Dieu ! et pourquoi faire ? s'écria Joseph Wilmot se laissant tomber sur une chaise et devenant livide.

La peur s'emparait enfin de lui pour la première fois depuis l'entrée de sa fille. Jusque-là, il avait écouté attentivement et avec anxiété, mais maintenant son visage exprimait l'horreur la plus profonde. Il croyait avoir rendu la découverte impossible. Il n'y avait qu'un seul témoignage qui pût se dresser contre lui, c'était le paquet des vêtements, des vêtements marqués au nom de la victime, ces vêtements maudits qu'il n'avait pu détruire, qu'il avait seulement pu cacher. C'était ces vêtements qui pouvaient seuls prouver sa culpabilité, mais qui aurait jamais l'idée de chercher ces vêtements ? Maintes fois il avait songé au paquet caché au fond de la rivière et il avait ri de cette science de découverte qui avait reculé, mise à néant par un mystère aussi simple, et il s'était peint les rats rongant les vêtements du défunt et la pourriture et la vase pénétrant dans les plis et transformant l'étoffe de telle sorte qu'elle fut confondue avec les herbes aquatiques qui croissaient autour et l'enveloppaient de leurs réseaux serrés.

Voilà quelles avaient été ses pensées ; aussi la nouvelle que des étrangers étaient revenus dans ce lieu fatal pour y sonder la rivière, cette rivière terrifiante qui avait si souvent coulé à travers ses songes roulant avec ses ondes, non pas un, mais mille visages dont les yeux menaçants étaient tournés vers lui, l'idée qu'on avait fait des recherches en cet endroit, l'atteignit-elle comme un coup de foudre.

— Pourquoi sondaient-ils la rivière ? répétait-il encore.

Sa fille se tenait à quelque distance de lui. Elle s'était reculée un peu... involontairement, comme une femme s'éloigne d'un animal qui l'effraye. Le misérable s'en aperçut... oui, dans la tempête d'idées qui s'agitaient en lui, cet homme s'aperçut que sa fille l'évitait.

— Ils sondaient la rivière, répondit Marguerite. Pendant ce temps j'étais dans les environs... sous les ormes... tout le jour. Cela ne dura qu'un jour, mais cela me parut durer une éternité. Je fus obligée de me cacher... de me tenir à distance, car Clément était toujours là ; mais quand la nuit tomba, je m'aventurai plus près et je vis ce qu'ils faisaient et qu'ils cher-

chaient ; mais je ne savais pas encore ce qu'ils voulaient trouver.

— Mais l'ont-ils enfin trouvé ? s'écria le père ; l'ont-ils trouvé ? Dis-le-moi sans tarder.

— Oui, ils finirent par le trouver. Un paquet de haillons, à ce que me dit un petit garçon qui avait passé la journée avec eux. Cela avait l'air d'un paquet de haillons, me dit-il, mais il a entendu dire au constable que ces haillons étaient les vêtements de l'homme assassiné.

— Et puis ? et puis ?

— Je ne tardai pas davantage, père. Je courus à la station de Winchester, j'arrivai à temps pour le train qui va à Londres, je pris l'express pour Rugby, et...

— Oui, oui, je sais, et tu es une brave fille, une noble enfant. Ah ! ma pauvre Marguerite, je ne crois pas que j'aurais autant haï cet homme si je n'avais pas pensé à toi... à ton enfance abandonnée... à ta vie sans avenir et sans joie... et dont il était la cause, lui qui, dès le début de ma vie m'avait perdu sans retour. Mais Mais ce n'est pas le moment de causer... puisqu'ils ont trouvé les vêtements... ils savent que l'homme qui a été assassiné était Henri Dunbar. Ils ne vont pas tarder à venir... Voyons... voyons... comment me dérober à leur poursuite ?

Il se saisit le front à deux mains comme si cette étreinte de fer pouvait rassembler ses idées et y rétablir un peu d'ordre.

Depuis le jour où il avait pris possession des biens du défunt jusqu'à ce moment il avait vécu dans une terreur perpétuelle de la crise qui était enfin arrivée. Il s'était représenté toutes les situations possibles. Il n'avait pas oublié une seule des précautions qu'il avait été en son pouvoir d'imaginer. Mais il avait espéré prendre les devants. Il avait comploté sa fuite de Maudeley-Abbey pour la première heure où il se sentirait capable de supporter le voyage. Il voulait exécuter ce dessein lorsque par cette soirée d'hiver où le son des cloches dominicales ne lui parvenaient qu'assourdi par la neige qui tombait en flocons épais, il était parti avec l'intention de ne jamais revenir à Maudeley-Abbey. Il voulait quitter l'Angleterre et voyager bien loin, dans les pays les moins fréquentés, choisissant les lieux de l'accès le plus difficile et les moins connus de ses compatriotes.

Voilà qui était son dessein, et il avait calculé que, au pis aller, sa conduite serait regardée comme excentrique, ou, peut-être, très naturelle chez un homme sédentaire dont l'unique enfant était entré dans une sphère supérieure à la sienne. Voilà ce qu'il voulait faire, et, petit à petit, quand le monde l'aurait perdu de vue, il avait résolu de se cacher à l'abri d'un nouveau nom et d'une nouvelle nationalité, de telle sorte que si, par une étrange fatalité, par l'intervention de la Providence, le secret de la mort de Henri Dunbar revenait au jour ; le meurtrier serait aussi éloigné de la main de la justice des hommes que si la tombe s'était ouverte pour lui et l'eût caché à tout jamais.

Voilà quel était le plan de Joseph Wilmot. Il avait eu le temps de l'élaborer pendant les longues nuits qu'il avait passées dans ces somptueux appartements... dans ces salons splendides dont la splendeur lui avait été plus horrible que les murs blancs de la cellule d'un condamné ; dont l'atmosphère lui avait paru plus suffocante que les exhalaisons fétides d'un bouge enfiévré de Saint-Giles. Le désir passionné et vindicatif de l'homme qui avait été trahi et offensé si cruellement, la soif de richesse, engendrée par la lente torture de la pauvreté, s'étaient levés dans la poitrine de cet homme à la vue d'Henri Dunbar. Un meurtre hideux accompli et les deux passions avaient été assouvies, et Joseph Wilmot le garçon de banque, le domestique de confiance, le faussaire, le convict, le condamné libéré, le réprouvé sans ressources était devenu propriétaire d'une fortune d'un million.

Oui, voilà ce qu'il avait fait. Il était arrivé à Winchester un soir du mois d'août avec quelques souverains et quelque menue monnaie dans sa poche et une existence de dénuement et de honte devant lui. Il avait quitté cette ville, principal associé de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, seul propriétaire de Maudeley-Abbey, des domaines du comté d'York et de la maison de Portland-Place.

C'était assurément le triomphe du crime, le chef-d'œuvre de la fourberie. Mais l'auteur de ce crime avait-il goûté un seul instant de bonheur depuis ce moment ; avait-il eu un seul moment de paix, un seul moment où il ne ressentit pas cette torture lente et sourde qui lui faisait croire à l'existence de quelque animal de proie lui déchirant les entrailles ? L'auteur des *Confessions d'un mangeur d'opium* souffrait si cruellement d'une torture interne qu'il s'imaginait qu'il avait en lui un être vivant dont l'existence se passait à la déchirer. C'était là une idée de malade ; mais que dire du serpent qu'on appelle Remord qui se roule autour du cœur du meurtrier et l'enserme à tout jamais de son étreinte mortelle, sans qu'il puisse jamais battre librement ni connaître un sentiment exempt de douleur ou une douce émotion ?

Quelques minutes avait suffi, tandis que les corbeaux croassaient au sommet des ormes et que les feuilles vertes s'agitaient sous une chaude brise d'été, que les eaux bleues s'écoulaient sous les rayons du soleil ou fuyaient à l'ombre avec un doux murmure, quelques minutes avaient suffi à Joseph Wilmot pour commettre un acte qui lui avait donné le plus riche butin que jamais meurtrier eût rêvé et qui avait tellement transformé son existence, si complètement changé tout son être que lorsqu'il quitta le bois il n'était pas seul, mais il était suivi par une créature gigantesque, monstre hideux qui répétait jusqu'à ses soupirs, le suivait pas à pas, s'attachait à lui, lui saisissait la gorge et lui montait sur la poitrine ; une horrible chose sans forme et sans nom, mais qui cependant revêtait toutes les formes et prenait tous les noms et qui était le spectre de l'action qu'il avait commise.

Joseph Wilmot demeura quelque temps les mains crispées sur son front, puis son visage se rasséréna et devint tout à coup sévère et résolu. Le premier sentiment de terreur, le premier choc de la surprise étaient passés. Cet homme n'avait jamais été et ne pouvait jamais être un lâche. Il était prêt maintenant à tout événement. Peut-être était-il heureux que le moment redouté fut venu. Il avait souffert une angoisse tellement indicible, des tortures si indescriptibles pendant le temps où son crime n'avait pas été découvert, qu'il put ressentir une sorte de soulagement de la découverte du secret et de la liberté qu'il avait de laisser tomber le masque.

Pendant qu'il était là, cherchant ce qu'il convenait de faire, il lui vint sans doute quelque heureuse idée, car son visage s'illumina soudain d'un sourire de triomphe.

" Mon cheval, dit-il. Je puis monter à cheval quoique je ne puisse pas marcher."

Il prit sa canne et passa dans le salon voisin où il y avait une porte qui ouvrait sur le jardin triangulaire dans lequel le propriétaire du château avait fait construire une écurie provisoire pour son cheval favori. Marguerite suivit son père à une faible distance en le regardant d'un air anxieux et surpris.

Il ouvrit la porte-fenêtre et sortit dans le jardin quadrangulaire, jardin encadré dans la vieille manière avec ses plates-bandes encadrées dans le gazon uni et au centre duquel il y avait une petite fontaine qui, de mémoire d'homme n'avait jamais joué.

" Va chercher la lampe, Marguerite, dit Joseph Wilmot à voix basse. J'ai besoin de lumière."

La jeune fille obéit. Elle ne tremblait plus maintenant et tenait la lampe d'une main aussi ferme que si elle avait accompli un devoir domestique. Elle suivit son père dans le jardin et passa avec lui dans l'écurie.

Le cheval reconnut son maître malgré cette lumière incertaine. Le millionnaire avait fait mettre le gaz dans ses écuries et le palefrenier avait laissé un des becs allumé.

L'animal frotta sa tête contre l'épaule de son maître, secoua sa crinière et se cabra dans sa joie de le revoir. C'était la voix persuasive et la main caressante de Joseph Wilmot qui l'avait assoupli et dressé.

" Doucement, doucement, mon vieux," dit Joseph à voix basse.

Trois ou quatre selles autant de brides étaient accrochées à un chevalet dans un angle de la petite écurie. Joseph Wilmot y prit les objets nécessaires et

commença à seller le cheval en se soutenant sur sa canne.

Le palefrenier couchait dans la maison par ordre de son maître et il n'y avait personne qui pût entendre le bruit qui se faisait.

En cinq minutes le cheval fut sellé et bridé. Joseph Wilmot le fit sortir de l'écurie toujours suivi de Marguerite qui portait la lampe. Il y avait une porte grillée qui menait du jardin dans le parc. Joseph conduisit le cheval à cette porte.

" Retourne et va me chercher mon perdessus, dit-il à Marguerite. Tu iras plus vite que je ne pourrais le faire. C'est un vêtement bordé de fourrures. Tu le trouveras sur une chaise dans la chambre."

Sa fille obéit, silencieusement et tranquillement comme elle avait déjà fait. Les chambres ouvraient toutes l'une dans l'autre. Elle vit la chambre à coucher avec son lit élevé et sombre éclairée par la lueur vacillante du foyer. Elle posa la lampe sur une table dans cette chambre et trouva le vêtement bordé de fourrure que son père l'avait envoyée chercher. Il y avait sur une toilette une bourse à travers les mailles de soie de laquelle brillait quelques souverains. La jeune fille prit cette bourse en s'en allant, s'imaginant, dans la simplicité de son cœur que son père pourrait bien n'avoir que ces quelques souverains pour accomplir sa fuite. Elle le rejoignit portant le lourd pardessus et l'aïda à le revêtir en échange de la robe de chambre qui l'enveloppait. Il avait pris son chapeau avant de se rendre à l'écurie.

" Voici votre bourse, père, dit-elle en la lui mettant dans la main. Elle contient quelque chose, mais pas beaucoup, je le crains. Comment vous procurez-vous de l'argent là où vous allez."

— Sois tranquille, je ne sers pas embarrassé."

En disant ces mots, il s'était mis en selle non sans sans grandes difficultés. Mais, quoique le grand air l'eût étourdi et rendu faible, il se sentait renaitre maintenant qu'il était à cheval, qu'il avait sous lui ce robuste animal qui l'aimait et dont le galop puissant pouvait l'emporter pour ainsi dire au bout du monde. C'est l'impression que fit à Joseph Wilmot le bonheur de se sentir à cheval une fois encore. Involontairement, il porta la main à sa ceinture qu'il portait sans cesse autour de lui, quand sa fille lui fit la question relative à l'argent.

" Oui, oui, dit-il, j'ai assez d'argent ; tout va bien. — Mais où allez-vous ?" demanda-t-elle avec anxiété.

Le cheval faisait voler le sable humide sous son pied, et rongait son frein dans l'impatience que lui causait tout ce retard.

" Je ne sais pas, répondit Joseph Wilmot, cela dépendra de... je ne sais quoi. Bonne nuit, Marguerite, Dieu te bénisse ! Je ne pense pas que Dieu écoute les prières de mes pareils. S'il les écoutait, les choses se seraient passées autrement, lorsque j'essayai de mener une vie honnête !"

Oui, c'était la vérité, le meurtrier d'Henri Dunbar avait essayé de mener une vie honnête et avait prié Dieu de protéger son honnêteté. Mais ses efforts furent d'une impatience puérile ; il s'attendait à ce que ses prières fussent exaucées aussitôt que formées, et s'indignait de ce que la Providence semblait sourde à ses vœux. Il lui avait toujours manqué la résignation, cette qualité sublime qui supporte sans murmures les mauvais jours, et fait tête à l'orage avec calme et le sourire aux lèvres.

" Père, laissez moi vous accompagner, dit Marguerite d'une voix suppliante ; permettez-moi d'aller avec vous. Sans l'espérance que Dieu vous pardonnera, qui me soutient, le monde est vide pour moi. Il faut que je vous accompagne. Je ne veux pas que vous retourniez parmi des hommes méchants qui vous endurciront le cœur. Je veux vous accompagner... bien loin loin... partout..."

— Toi... m'accompagner ? dit lentement Joseph Wilmot. Est-ce bien ton désir ?

— C'est le plus grand désir de mon cœur.

(A suivre)

## Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer les potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, puddings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.